2. 3. 39



4

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIÈME.



J. M. Moreau le Jeune Inv. 1780. A. Romanet. Sculp.

François Pizarre assassiné par une troupe de Conjurés

Liv. VII. Pag. 66.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIÈME.

A GENÈVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.

TABLE

DES

INDICATIONS.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Colonies anglaises fondées dans la Pensylvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

Fin de la table du tome neuvième.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Colonies anglaises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple, créé par un pacte aussi étrange, auroit été en même temps, & le plus dénaturé, & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du

I. Parallèle d'un bon & d'un mauvais gouvernement.

genre humain, il eût été également à plaindre, & par les sentimens qu'il auroit inspirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés; craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre : on se seroit réjoui de ces malheurs; on se seroit affligé de sa prospérité. Un jour les nations se seroient réunies pour l'exterminer : mais le temps auroit rendu cette ligue inutile; il auroit suffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'esprit de leur institution, tous se seroient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux; ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus sema sur la terre, aussitôt détruite que créée.

Combien différente seroit la destinée d'un empire fondé sur la vertu! L'agriculture, les arts, les sciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient l'oisiveté, l'ignorance & la misère; le chef de l'état en protégeroit les différens ordres, & en seroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la société ne pourroit souffrir, sans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur de tous. L'impartiale équité présideroit à l'observation des

traités qu'elle dicteroit, à la stabilité des lois qu'elle auroit simplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnés aux charges publiques. Toutes les puissances voisines, intéressées à la conservation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour sa défense ; mais, au défaut de secours étrangers, elle pourroit elle-même opposer à l'agresseur injuste la barrière impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne seroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeler le beau idéal en politique.

Ces deux sortes de gouvernemens sont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce sublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant sur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, présentèrent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus sages dans leurs constitutions, plus simples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur secret, s'il est permis de parler ainsi, pa-

roiffent reffembler davantage au fecond. Entre ces derniers, on peut compter la Penfilvanie.

II. Principes des Anabaptiftes. Le luthéranifme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occafionné dans les efprits une fermentation extraordinaire, lorfqu'on vit fortir de fon fein orageux une religion nouvelle, qui paroiffoit bien plus une révolte conduite par le fanatifme, qu'une fecte réglée qui fe gouverne par des principes. La plupart des novateurs fuivent un fyftême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorfque la perfécution les irrite & les révolte jufqu'à leur mettre les armes à la main. Les Anabaptiftes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, levèrent l'étendard de la rébellion avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette fecte avoient bien enfeigné qu'il étot inutile & ridicule d'adminiftrer le baptême aux enfans, ainfi qu'on le penfoit, difoient-ils, dans la primitive églife : mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce feul article de croyance, qui fervoit de prétexte à leur féparation. L'efprit de fédition fufpendoit chez eux les foins qu'ils devoient aux dogmes

ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'égliſe, & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi : s'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les infidèles qui devoient employer le glaive de Gédéon, c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les Anabaptiſtes ſongèrent à donner quelque fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, il ſe liguèrent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole, mêlé d'intolérance & de douceur, l'égliſe anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre égliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fidèles ; mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des

premiers chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fidèles : un chrétien n'en a pas beſoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre : à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, oui, oui ; NON, NON.

Le baptême des enfans eſt une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans ſon origine, le ſyſtême religieux des Anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur ; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimère de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeler ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage ; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les

changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les lois qui les conduisent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les sauvages mêmes ne sont pas égaux dès qu'ils sont rassemblés en hordes ; ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois ; & alors même celui qui se laisse prendre sa chasse, n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.

Une doctrine qui avoit pour base la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guère trouver des partisans que dans le peuple. Les paysans l'adoptèrent avec d'autant plus d'enthousiasme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succombèrent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout

l'empire & dans une partie du nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obscurité la fit tomber dsns le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

III. Origine & caractère des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession méchanique, & lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe: souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le temps même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophêtes & des apôtres.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un temps & dans un pays où les délires de la religion enthouſiaſmoient toutes les têtes, troubloient tous les eſprits. Bientôt il ſe vit ſuivi d'une foule de diſciples qui, par la bizarrerie de leurs idées ſur des objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner & faſciner les ames ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelle, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appeloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits, pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures que l'orgueil & la tyrannie impoſent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils condamnoient les titres faſtueux, comme orgueil dans ceux qui les uſurpoient, comme baſſeſſe dans ceux qui les déféroient; ils ne reconnoiſſoient nulle part, ni

EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raiſon : mais ils ſe refuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeſſe; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, diſoient-ils, ne devoit ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois; & ils juſtifioient cette licence par l'uſage de ceux mêmes qui s'en offenſoient, & qui tutoyoient leurs ſaints & leur dieu.

L'auſtérité de leur morale ennobliſſoit la ſingularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime : ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité; ſi c'étoit pour ſe défendre, on péchoit contre le chriſtianiſme : leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue : lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du

nom de l'être saint, pour de misérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politesse dans la vie civile se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible; la cène & le baptême, que des initiations ridicules: aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de l'Esprit-Saint une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel se levoit, & révéloit ses inspirations: les femmes mêmes étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appeloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces frères en Dieu parloient en même temps; mais plus souvent regnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations, & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appela *Quakers*, qui signifie en anglais *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser

leur manie, pour les en guérir à la longue : mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espèce. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive ; Cromwel leur donna de marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération : mais on éluda ou l'on rejeta ses invitations ; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

IV. Fondation de la Pensilvanie par Penn. Base de sa législation.

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent

après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur du temps n'avoit guère permis qu'on le remboursât durant sa vie : après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies anglaises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastiques, demandoient à le suivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée

par un acte d'équité qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays le vaste territoire qu'il se propo-soit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages : mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut point moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légitima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens; enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la sanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque, dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne-foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages : elle s'étendit sur tous ceux qui vien-

droient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui semble fabuleux, je dirois qu'Astrée, remontée au ciel depuis si long-temps, en est descendue, & que le règne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer : c'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est temps de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur rétablit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité : mais

laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admet point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille : mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner, le plus qu'il étoit possible, toute corruption, il falloit que les représentans dussent leur élévation à des suffrages secrètement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 liv. mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui

qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfans au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle d'un sous dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore assurés à tous les citoyens qui, devenus majeurs, consentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq sous.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les lois conservatrices des biens : mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent ; car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste, & la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévèrement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire pour leurs bons offices : de plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les lois, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source : l'indigence & l'oisiveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce règlement assuroit la subsistance au pauvre, & préparoit une ressource au riche, contre les revers de la fortune : en même temps elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappelant à leur commune destination, qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit inspiré de législation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les sentimens, les mœurs corrigèrent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & suppléèrent à ce qu'elle laissoit d'imparfait : aussi la prospérité de la Pensilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & passionné, devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses mœurs ; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hom-

mage à ses vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réaliser & renouveler les temps héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les lois de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction : elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux sans maître & sans prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si l'on en croit l'imposture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, sans doute, les méchans rois ont besoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie ; ils ont besoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans : mais l'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit son père, des égaux qui le chérissent, & des lois qui le protégent.

V. Prospérité de la Pensilvanie.

La Pensilvanie est gardée à l'est par l'océan ; au nord, par la Nouvelle-Yorck & la Nouvelle-Jersey ; au sud, par la Virginie & le Maryland ; à l'ouest, par des terres qu'occupent les sauvages ; de tous côtés, par des amis ; & dans son sein, par la vertu de ses habitans. Ses côtes, fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt mille. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Pensilvanie propre est partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Chester, Lancastre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland, Westmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de New-castle, de Kent & de Sussex, forment un autre gouvernement, mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat, très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichemens; les eaux, limpides & salubres, y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable; les saisons y tempèrent l'année par une variété marquée; l'hiver qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y est constamment modéré; mais quelquefois assez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution aussi courte que subite est l'ouvrage du vent du nord-ouest, qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par des douces pluies, par une chaleur légère, qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule seroient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'eſt pas ſtérile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre ſur un fond pierreux, & quelquefois auſſi une terre graſſe, ſur-tout entre les ruiſſeaux qui, la coupant dans tous les ſens, y verſent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu à peu les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute eſpèce de grains; mais ſingulièrement de froment & de maïs, qu'une heureuſe expérience montra propres au climat. De tous côtés, on pouſſa les défrichemens avec une vigueur & un ſuccès qui étonnèrent toutes les nations.

D'où naquit cette ſuprenante proſpérité? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandais, des Français induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Presbytériens,

des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers.* Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira dans sa retraite plusieurs de ses compatriotes; le spectacle de ses mœurs simples, pieuses & tranquilles, les fixa près de lui : tous ensemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appellèrent Euphrate, par allusion aux Hébreux qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville, formée en triangle, est entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec symmétrie. Au centre est un verger très-étendu; entre ce verger & ces allées, sont des maisons de bois à trois étages, où chaque Dumpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cens; leur territoire n'a pas plus de deux cent cinquante acres d'étendue : une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ses limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples; ils ne s'assemblent ailleurs que dans les affaires

publiques. Le travail, la prière & le sommeil, partagent leur vie ; deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent avec raison l'éternité des peines. La doctrine du péché originel est, pour eux, un blasphême impie qu'ils abhorrent : tout dogme cruel à l'homme leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptêmes qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile : ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu des cruautés & des injustices dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les Quakers, ils ne se permettent jamais de procès. On peut les

tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles, ni plaintes de leur part : tant ils sont, par religion, ce que les stoïciens étoient par philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leurs vêtemens. En hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemise grossière, de larges culottes & des souliers épais. En été, c'est le même habillement, si ce n'est que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes sont vêtues comme les hommes.

On ne se nourrit là que de végétaux ; non que ce soit une loi, mais par une abstinence *plus* conforme à l'esprit du christianisme, ennemi du sang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun, pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé, non-seulement une culture, des manufactures, tous les arts nécessaires à la petite société, mais encore un superflu d'échanges, proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate, les Dumplers ne renonçent pas folle-

ment au mariage. Ceux que la jeunesse & l'amour, si voisins de la dévotion, invitent à cette sainte union des ames & des sens, quittent la ville, & vont former un établissement à la campagne, aux dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les Dumplers ne seroient que des moines, qui deviendroient, avec le temps, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur; avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq: mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même temps dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même père: ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut surtout attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établissement comptoit trois cent cinquante mille habitans, suivant le calcul du congrès général. On ne dissimulera pas que trente mille noirs faisoient partie de cette nombre population ; mais la vérité veut qu'on dise aussi que dans cette province l'esclave n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le sera toujours dans des sociétés moins bien ordonnées. Les mœurs sont encore pures, austères même, en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux lois, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt mères qu'en Europe, elles continuent plus long-temps d'être fécondes. L'inconstance des saisons n'affoiblit point en elles la nature quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température soit plus variable. Elle change par intervalles, jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les animaux, ni même sur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes : aussi l'abondance est-elle constante, l'aisance est-elle universelle. L'économie particulière aux Pensilvains

n'empêche pas que les deux sexes ne soient bien vêtus. La nourriture est encore supérieure à l'habillement : les familles les moins aisées ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de sucre. Le grand nombre peut user habituellement des vins de France & d'Espagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs, mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre : ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont convenablement entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin ; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-dessus de 280,140 liv. La plupart même, destinés à fermer les plaies de la guerre, devoient cesser en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce soulagement, c'est que les irruptions des sauvages

ont occaſionné des dépenſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit & comme les habitans le demandoient, ont eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Penſilvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui récompenſe toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur eſpèce ; à peine trouveroit-on un célibataire dans la province : le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles : ils s'évadent enſemble à cheval ; le garçon monte en croupe derrière ſa maîtreſſe, & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le magiſtrat. La fille déclare qu'elle a enlevé ſon amant, pour l'épouſer : on ne peut, ni ſe refuſer à ce vœu ſi formel, ni la troubler enſuite dans la poſſeſſion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eſt exceſſive. Un chef de famille, dont les affaires ſe trouvent dérangées, a le droit d'en-

gager ses enfans à ses créanciers : punition bien capable, ce semble, d'attacher un père tendre au soin de sa fortune. L'homme fait acquitte par un an de service, une dette de 112 liv. 10 sous; l'enfant au-dessous de douze ans est obligé de servir jusqu'à vingt-un ans pour la même somme : c'est une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée des haies vives : aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les cérémonies de religion ont peu d'influence : on ne présente les enfans au baptême, que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a la sien, on honore l'Être-Suprême par des vertus plus que par des prières. L'innocence & *l'inscience* gardent les mœurs, plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe

pour les derniers honneurs que l'homme reçoit ſur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans ſon ſein. Auſſitôt qu'il eſt mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voiſins ſont avertis du jour de ſon enterrement : ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eſt ainſi répandue au loin. Chaque famille au moins envoie un de ſes membres, pour honorer le convoi funèbre. A meſure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorſque l'aſſemblée eſt formée, on porte le cadavre dans le cimetière de ſa ſecte ; ou ſi le cimetière eſt trop éloigné, dans un champ de ſa famille. Le cortége eſt composé de quatre ou cinq cents perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Une choſe qui paroîtra ſingulière, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagère ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque en général, que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même & pauvres, ſont attachés aux ſoins de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, &

ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs; ce sont les parens, une épouse, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de famille, elles sont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations, pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses, pourquoi les Corses chasseront tôt ou tard les Français de leur île.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation? comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines de ses brebis, elle manufacture beaucoup des draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses

navigateurs portent aux îles anglaiſes, françaiſes, hollandaiſes & danoiſes, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſalées, du cidre, de la bière, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui ſont autant de matières d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madère, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penſilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Juſqu'ici cependant, le réſultat de tant d'opérations a été au déſavantage de la province, ſans qu'on puiſſe ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'eſt une néceſſité que les nouveaux états contractent des engagemens; & celui qui nous occupe doit reſter endetté tout le temps que le progrès de ſes défrichemens exigera des avances plus conſidérables que leur produit. D'autres colonies

lonies qui jouissent de quelques branches de commerce presque exclusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir assez rapidement des richesses. La Pensylvanie, qui fonde sa fortune sur la culture & sur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la prospérité ; mais cette prospérité aura des fondemens plus sûrs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 liv. 10 sous par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sous 6 deniers. Il arrive de-là que la province manque de cet ensemble qui est nécessaire en toutes choses, & que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manières dans la colonie : souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive sans secours

un jardin & un champ, suffisans pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines; ils achètent du propriétaire de la province des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Pensylvanie s'élevèrent à 13,164,439 liv. 5 sous 3 derniers; & elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI. Etat actuel de Philadelphie.

C'est Philadelphie ou *la ville des Frères*, qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand

empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large fur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un fi grand efpace : jufqu'ici, l'on n'a bâti que fur les bords de la Delaware, mais fans renoncer aux idées du légiflateur, mais fans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions font fages : Philadelphie doit devenir la cité la plus confidérable de l'Amérique, parce qu'il eft impoffible que la colonie ne faffe pas de très-grands progrès, & que fes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de fa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante jufqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés règnent des trottoirs, défendus par des poteaux placés de diftance en diftance.

Les maifons, dont chacune a fon jardin & fon verger, font conftruites de briques, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs, qui fe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui font devenus l'objet d'un commerce affez confidérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs : cependant on voit un assez grand nombre de citoyens qui ne connoissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville : il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est-là que les représentans de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé sous les mains de ces hommes de confiance tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce & sur l'administration.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque, formée en 1732 par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglais, & plusieurs livres latins & français : elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouissent librement dans tous les temps. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende

s'ils ne les rendent pas au temps convenu. C'eſt avec ces fonds toujours renaiſſans, que s'accroît & groſſit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des inſtrumens de mathématiques & de phyſique, avec un beau cabinet d'hiſtoire naturelle.

Non loin de ce monument, en eſt un autre du même genre : c'eſt une belle collection des claſſiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus eſtimés, & des meilleures productions dont puiſſent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le ſavant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuſe.

Le collége qui doit préparer l'eſprit à toutes les ſciences, dut en 1749 ſon origine aux travaux du docteur Franklin, dont le nom ſe trouve toujours mêlé aux choſes grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers temps, cette école n'initia la jeuneſſe qu'aux belles-lettres : mais on y a depuis enſeigné la médecine, la chymie, la botanique & la phyſique expérimentale. Les maîtres & les connoiſſances s'y multiplieront, à meſure que les terres, devenues leur patrimoine, feront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie ſera ſeule à jamais

exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'Univers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumière apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offre une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les temps de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population

de Philadelphie : les regiſtres mortuaires n'y ſont pas tenus avec attention, & pluſieurs ſectes ne font pas baptiſer leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'en 1766, il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux eſt de vendre les productions de la province entière, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne ſe peut pas que leur fortune ne ſoit très-conſidérable : elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la ſixième partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Penſylvanie, eſt entièrement ouverte ; tout le pays eſt également ſans défenſe : c'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires, pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. Peut-être ſeroit-on tenté d'accuſer leur légiſlation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſureté civile qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la ſureté politique, qui défend un état contre les entrepriſes d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, ſi elle n'a pré-

venu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que des Quakers; c'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la discrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudroit les subjuguer.

Mais, d'un autre côté, comment associer la sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offensive ou défensive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Que feroient, d'ailleurs, des ennemis, s'ils entroient dans la Pensylvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeassent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès; elle se consume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ses alimens: mais la vertu, quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité, par l'esprit de fraternité, se ranime comme l'arbre sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude, pour exécuter leurs projets sanguinaires: l'homme juste, le Quaker, ne demande qu'un frère pour en rece-

voir de l'assistance, ou lui donner du secours. Allez, peuples guerriers, peuples esclaves & tyrans, allez en Pensylvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion; pas un soldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs : mais si vous les tourmentez ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre humain & l'exécration des siècles à venir ?

Puissé-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité! Le seul soupçon que j'en ai dans le moment m'afflige. Heureuse & sage contrée, subirois-tu donc un jour la funeste destinée des autres, & serois-tu ravagée, subjuguée comme elles? Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler, dans mon esprit, la plus consolante des vérités ou des illusions : c'est qu'il existe une providence qui veille à la conservation des bons! Loin de ma mémoire la mul-

titude innombrable des événemens qui semblent déposer contre elle.

C'est sur cette perspective, que les Pensylvains ont fondé leur sécurité future. Du reste, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-temps, ni que la méfiance, qui est en sentinelle, en dorme plus tranquille, ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possède avec tant de crainte, ils vivent le jour présent, sans songer au lendemain. On pense d'une autre manière dans le Maryland.

VII. Origine du Maryland. Nature de son gouvernement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, comme ses prédécesseurs, Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'espérance d'être tolérés par ce prince, leur avoit inspiré pour ses intérêts : mais quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce roi foible, qui ne visoit guère qu'au despotisme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des lois, où le schisme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion exclusive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabituée de cette région qui est située entre la

rivière de Potowmak & la Penſylvanie. Il ſe diſpoſoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorſque la mort termina ſes jours.

Un fils digne de lui pourſuivit une entrepriſe ſi conſolante pour la religion de ſa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents catholiques, tous d'une naiſſance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide : tous ces motifs prévinrent les déſordres qui ne ſont que trop ordinaires dans les états naiſſans. La nouvelle colonie vit les ſauvages, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreſſer de concourir à ſa formation. Avec ce ſecours ineſpéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes, & dirigés par les conſeils d'un chef vigilant, ſe livrèrent de concert à des travaux utiles. Le ſpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiſſoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on perſécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, déſabuſés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un aſyle à toutes les ſectes indiſtinctement; toutes jouirent avec la même étendue des droits

de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le règne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en régle pour la juridiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ses dépens. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père & son frère lui avoient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimores fussent

privés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland : elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII. Evénemens arrivés dans le Maryland.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église anglicane, expulse de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la province qui nous occupe; l'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens : ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de temps, de patience, de sacrifices

pour détromper ces esprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés!

Baltimore écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de son autorité. Ou le ministère britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés, & qu'on ne mît en vigueur contre eux des lois pénales qui étoient sans force en Angleterre.

IX. Etat actuel du Maryland. Ses cultures.

La province est très-arrosée; on y voit couler de nombreuses sources, & cinq rivières navigables la traversent. L'air qui est beaucoup trop humide sur les côtes, devient pur, léger & subtil, à mesure que le terrein s'élève. Le printemps & l'automne sont de la plus heureuse température; mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins supportable, c'est une grande quantité d'insectes dégoûtans.

C'est une des plus petites provinces de l'Amé-

rique ſeptentrionale : auſſi tous ou preſque tous les terreins y ont-ils été concédés, & dans la plaine & au milieu des montagnes. Ils furent long-temps en friche ou mal exploités : mais les travaux ſe ſont fort accrus depuis que, ſelon le dénombrement du Congrès, la population s'eſt élevée à trois cent vingt mille habitans.

Beaucoup ſont catholiques, & beaucoup davantage ſont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne ſont pas exclues de la ſociété, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches, fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient de troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les beſoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes occidentales. Cependant la proſpérité de l'établiſſement a été d'une manière plus ſpéciale l'ouvrage des eſclaves, occupés, à plus ou moins de diſtance de la mer, dans des plantations de tabac.

C'eſt une plante âcre, cauſtique, que la médécine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui priſe intérieurement en ſubſtance, eſt un véritable poiſon plus ou moins actif, ſelon

la dose. On la mâche ou on la fume en feuilles ; & sur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabasco, dans le golfe du Mexique. Transportée dans les îles voisines, elle parvint bientôt dans nos climats, où son usage devint un objet de dispute entre les savans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le temps, prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige est droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & disposées alternativement sur la tige, sont épaisses, mollasses, d'un vert pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie sa couronne de bouquets de fleurs légèrement purpurines. Leur calice tubule à cinq dents renferme une corolle alongée en entonnoir, évasée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le pistil, caché au fond de la fleur & terminé par un seul style, devient en mûrissant, une capsule à deux loges, remplie de menues semences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais grasse, unie, profonde, & qui ne soit pas trop exposée

exposée aux inondations. Un sol vierge convient à ce végétal avide de suc.

On seme les graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins six feuilles, on les arrache doucement, dans un temps humide, & on les porte avec précaution sur un sol bien préparé, où elles sont placées à trois pieds de distance les unes des autres. Mises en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle, l'étêter à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut, la débarrasser des rejetons parasites, lui ôter les feuilles les plus basses, celles qui ont quelque disposition à la pourriture, celles que les insectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tant de soins d'un seul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille livres pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. A mesure qu'il approche de sa maturité, le vert riant & vif de ses feuilles prend une teinte obscure:

elles courbent la tête; mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin : c'est alors que la plante est mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis sont mis en tas sur la même terre qui les a produits; on les y laisse suer une nuit seulement : le lendemain, ils sont déposés dans des magasins construits de telle manière que l'air puisse y entrer librement de tous les côtés. Ils y restent séparément suspendus tout le temps nécessaire pour les bien sécher. Etendus ensuite sur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui sont mises dans des barrils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production & qui changent avec le goût des nations, sont étrangères à sa culture.

Les Indes orientales de l'Afrique cultivent du tabac pour leur usage; elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique est le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponèse, l'Egypte y versent leur superflu. De ce port, il est envoyé en Italie où on le fume, après que la causticité qui lui est naturelle en a été adoucie par le mélange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces sont de très-

bonne qualité, mais si forts qu'on ne peut les prendre sans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie seroient assez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Prusse, la Poméranie récoltent une assez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, est mince & n'a ni saveur ni consistance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Russie a fait semer dans ses colonies de Sarratow sur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort.

L'expérience n'a eu aucun succès, ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat est très-médiocre en lui-même; mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit aussi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produisent Hamesfort & quatre ou cinq districts voisins, est d'une qualité supérieure. Sa feuille est grande, souple, onctueuse & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer son précieux parfum aux tabacs inférieurs : on en voit beaucoup de ces dernières classes sur le territoire de la république. Cependant

l'espèce qui croît en Gueldre est la plus mauvaise de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de succès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche, en Normandie; à Verton, en Picardie; & à Montauban, à Tonneins, à Clerac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté sur quelques frontières dont on respecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profitèrent peu d'une liberté que la nature de leur sol repoussa opiniâtrément. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alsace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, sans inconvénient, avec des tabacs supérieurs.

Dans l'origine, les îles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent successivement dans toutes, excepté à Cuba qui est restée en possession de fournir tout le tabac en poudre que consomment les Espagnols des deux hémisphères. Son parfum est exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque le tabac que ses sujets fument en Europe. On l'emploie aussi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en existe nulle part qui lui soit comparable pour cet usage.

Le Brésil adopta de bonne-heure cette production

& ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur constante dont son tabac a joui sur les côtes occidentales de l'Afrique : dans nos climats mêmes, il est assez recherché par les gens qui fument. A raison de son âcreté, il seroit imprenable en poudre, sans les préparations qu'on lui donne : elles se réduisent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de topal. Ces feuilles ainsi humectées sont formées en rouleau, & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur nécessaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique ; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut mettre au second rang ceux qu'on récolte dans le Maryland : cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Chester & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & sont consommés en France ; les crus de Patapsico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives septentrionales du Potowmak, les tabacs sont excellens dans la partie haute, & médiocres dans la partie basse.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'Etat, n'est rien ; & Annapolis, qui jouit maintenant de

cette prérogative, n'eſt guère plus conſidérable. C'eſt à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-ſept pieds d'eau, que ſe traitent preſque toutes les affaires. Ces trois villes, les ſeules qui ſoient dans la colonie, ſont ſituées ſur la baie de Chéſapeak, qui s'enfonce deux cent cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune eſt de douze milles. Deux caps forment ſon entrée : au milieu eſt un banc de ſable. Le canal, voiſin du cap Charles, n'ouvre un paſſage qu'à de très-légers bâtimens; mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les temps, les plus grands vaiſſeaux.

X. Ce que le Maryland peut devenir.

Entre les Apalaches & la mer, peu de terres ſont auſſi bonnes que celles du Maryland : cependant elles ſont trop généralement légères, ſablonneuſes & peu profondes, pour récompenſer les travaux & les avances du cultivateur, le même eſpace de temps que dans nos climats. La fécondité, par-tout inſéparable des défrichemens, eſt rapidement ſuivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled : le ſol eſt encore plutôt uſé par le tabac. Lorſqu'on en a demandé, ſans interruption, à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de ſa force. Pour cette raiſon on créa, en 1733, des inſpecteurs

autorisés à faire brûler tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette institution fut sage; mais elle semble annoncer qu'il faudra renoncer un jour à la plus importante production de la province, ou qu'insensiblement elle se réduira à peu de chose.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines de fer qui sont très-abondantes dans la colonie. C'est un moyen de prospérité que jusqu'ici on n'a pas poussé au-delà de dix-sept ou de dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux besoins communiqueront plus de force aux bras, aux esprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éléveront sans doute: le Maryland n'en eut jamais d'aucune espèce. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui servoit aux usages les plus ordinaires de la vie: c'étoit une des raisons qui le faisoit gémir sous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de soie & de laine, des toiles de coton, toutes les espèces de quincailleries, jusqu'à des armes à feu. Ces branches d'industrie, maintenant réunies dans un même attelier, avec de grands frais & une intelligence rares, se disperseront plus ou moins rapidement dans la

province, & passant le Potowmak, iront se naturaliser dans la Virginie.

XI. Par qui, & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même sol, avec le même climat que le Maryland, a sur lui quelques avantages. Son étendue est beaucoup plus considérable; ses fleuves reçoivent de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation; ses habitans ont un caractère plus élevé, plus ferme, plus entreprenant : ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine britannique.

La Virginie étoit, il y a deux siècles, tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné, d'un côté, par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglais abordèrent à cette plage sauvage. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siècle qui ne soupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette poussière méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons fut d'en ramasser. L'illusion fut si complète, que deux navires étant venus porter des secours, on

les renvoya chargés de ces richesses imaginaires : à peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un si fol orgueil : de cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espèce.

L'histoire peint ce lord comme un génie élevé au-dessus des préjugés de son temps. Son désintéressement égaloit ses lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'estime de la postérité, seconde récompense de la générosité qui se dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un sol dévorant; il les consola dans leurs peines; il leur en fit espérer la fin prochaine; & joignant à la tendresse d'un père toute la fermeté d'un magistrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le

malheur de la peuplade renaissante, le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie; mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris, & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privilèges exclusifs : la compagnie qui les exerçoit fut proscrite à l'avénement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entière dans les mains du monopole; alors la Virginie reçut le gouvernement anglais: la couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 livres 5 sous pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété; chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention; enfin des bornes furent posées, & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. Les défrichemens se multiplièrent de tous les côtés: cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté.

Les troubles mémorables qui changèrent la constitution anglaise, augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écrasé le monarque : mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrèrent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappelèrent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un temps où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII. Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terreins immenses qui absorboient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs. L'acte de navigation, imaginé par le Protecteur & dont le but étoit d'assurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissemens du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions, fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la province. Pour comble de calamité, les sauvages l'attaquèrent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglais s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indisposé le peuple indigène par la mauvaise foi qu'ils avoient mise dans leurs échanges avec lui. Ce germe de division pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu consentir à prendre des compagnes indiennes, comme on les en sollicitoit: mais, quoiqu'ils n'eussent pas encore de femmes européennes, ils repoussèrent

ces liaifons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haine fe manifefta par des affaffinats fecrets, par des hoftilités publiques; &, en 1622, par une confpiration qui coûta la vie à trois cent trente-quatre perfonnes, qui auroit même creufé le tombeau de la colonie entière, fi les chefs n'euffent été avertis du danger quelques heures avant l'inftant arrêté pour le maffacre général.

Depuis cette trahifon, il fe commit de part & d'autre des atrocités fans nombre. Les trèves entre les deux nations étoient rares & mal obfervées. C'étoient ordinairement les Anglais qui amenoient la rupture : moins ils tiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de rufes & de violences pour dépouiller le fauvage de fes fourrures. Cette infatiable avidité, qui attaquoit fans diftinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voifinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, fur des établiffemens imprudemment difperfés & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir fe foutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au

déſeſpoir. Berkley, après avoir été long-temps leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni aſſez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni aſſez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards ſe tournèrent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, inſinuant, d'une phyſionomie agréable. On le choiſit tumultuairement, irrégulièrement pour général. Quoique ſes ſuccès militaires euſſent juſtifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur qui, avec ce qui lui reſtoit de partiſans, s'étoit retiré ſur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement ſi ſévère, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proſcrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paiſiblement depuis ſix mois : la mort arrêta ſes projets. Les mécontens, diviſés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne ſongèrent qu'à demander grace : on ne ſouhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune ſuite fâcheuſe, & la clémence aſſura la ſoumiſſion.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du ſoin de ſe rapprocher des Indiens. Toute liaiſon avoit ceſſé avec eux depuis quelque temps : l'aſſemblée générale de 1678 r'ouvrit les

communications ; mais elle ordonna que les échanges ne pourroient se faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux sauvages, & les choses ne tardèrent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de redonner de la valeur au tabac, la plus importante & presque l'unique production de la colonie. On pensa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'avilissement où il étoit tombé, que de repousser de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire passer en Europe. Si les législateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans les mains le frêt de cette denrée & les rendre les arbitres de son prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raisonnée, ils se donnèrent, dans tous les marchés, des concurrens qui leur démontrèrent d'une manière bien amère le vice de leurs principes.

Ces arrangemens étoient à peine faits, qu'au printemps de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie : c'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un règlement qui

condamneroit à un an de prison & à une amende de 11,250 livres tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur ; à trois mois de prison & à une amende de 2,250 livres ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conseil ou quelque autre magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs ? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit ? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire ? Ces défenses calomnient le gouvernement, s'il est bon, puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment *réussir* à les faire observer ? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril ? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de se révolter. Comment connoîtrez-vous les rebelles à vos ordres? Par l'espionnage, par les délations, par les voies les plus sûres de diviser les citoyens, & de susciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous ? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux

généreux qui ne se tairont jamais, lorsqu'ils seront persuadés qu'il est de leur devoir de parler. N'en doutez pas : ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, oserez-vous les traîner dans une prison ? Si vous l'osez, croyez-vous qu'ils tardent long-temps à trouver des vengeurs ? Si vous ne l'osez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchise, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & séditieux, & c'est votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains, ou vous dépositaires de leur autorité, votre administration est-elle bonne ? livrez-la à toute la sévérité de notre examen ; elle n'y peut gagner que du respect & de la soumission : est-elle mauvaise ? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puisque vous êtes d'abominables tyrans, ayez du moins assez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes justes, laissez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppresseurs, le repos & le sommeil ne sont pas faits pour vous ; & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du sort de celui qui consentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le subirez, à moins que vous ne soyez

environnés que de vils esclaves, tels qu'étoient sans doute alors les habitans de la Virginie. Les représentans de cette province accordèrent, sans balancer, leur consentement à une loi qui assuroit l'impunité à tous les brigandages des administrateurs : d'autres malheurs ne tardèrent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugemens. Une seule cour prenoit connoissance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'assemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choses laissoit trop peu d'influence aux gouverneurs sur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchassent pas à l'intervertir : par leurs manœuvres & sous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées jusqu'alors aux représentans de la province iroient exclusivement à leur conseil.

Une innovation plus funeste encore fut ordonnée en 1692 par le chevalier Andross. Il voulut que les lois, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faisoit un chaos de la jurisprudence anglaise, fût établi dans son gouvernement. Rien ne convenoit moins aux planteurs de la Virginie que des statuts

ſi bizarres, ſi compliqués, ſouvent ſi contradictoires : auſſi ces hommes ſi peu éclairés ſe trouvèrent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'iſſue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés, & cette inquiétude ralentit aſſez long-temps leurs travaux.

Ils ne furent pouſſés avec vigueur & avec ſuccès qu'après le commencement du ſiècle ; rien n'en arrêta l'accroiſſement : ſeulement les frontières de la colonie éprouvèrent dans les derniers temps quelques dégâts de la part des ſauvages, irrités par des atrocités & des injuſtices. Ces démêlés furent terminés en 1774 : on les auroit oubliés ſans le diſcours que tint Logan, chef des Shaweneſes à Dunmore, gouverneur de la province.

« Je demande aujourd'hui à tout homme
» blanc, ſi preſſé par la faim, il eſt jamais entré
» dans la cabane de Logan, ſans qu'il lui ait donné
» à manger ; ſi venant nu ou tranſi de froid,
» Logan ne lui a pas donné de quoi ſe couvrir.
» Pendant le cours de la dernière guerre, ſi longue
» & ſi ſanglante, Logan eſt reſté tranquille ſur ſa
» natte, deſirant d'être l'avocat de la paix. Oui,
» tel étoit mon attachement pour les blancs, que
» ceux mêmes de ma nation, lorſqu'ils paſſoient
» près de moi, me montroient au doigt, &

» disoient : *Logan est ami des blancs.* J'avois même » pensé à vivre parmi vous; mais c'étoit avant » l'injure que m'a faite un de vous. Le » printemps dernier, le colonel Cressop, de » sang-froid & sans être provoqué, a massacré » tous les parens de Logan, sans épargner ni » sa femme, ni ses enfans. Il ne coule plus » aucune goutte de mon sang dans les veines » d'aucune créature humaine : c'est ce qui a excité » ma vengeance; je l'ai cherchée. J'ai tué beaucoup » des vôtres : ma haine est assouvie. Je me réjouis » de voir luire les rayons de la paix sur mon » pays; mais n'allez point penser que ma joie » soit la joie de la peur : Logan n'a jamais senti » la crainte; il ne tournera pas le dos pour sauver » sa vie. Que restera-t-il pour pleurer Logan » quand il ne sera plus ? PERSONNE. »

Que cela est beau ! comme cela est simple, énergique & touchant ! Démosthène, Cicéron, Bossuet sont-ils plus éloquens que ce sauvage? Quelle meilleure preuve de cette sentence si connue, que c'est le cœur qui rend l'homme disert ?

XIII. A quel point la Virginie a

La Virginie, comme la plupart des autres colonies, n'attira d'abord que des vagabonds qui

n'avoient ni famille ni fortune. Leur travail leur donna bientôt quelque aisance, & ils desirèrent d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la province, & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes, ils donnèrent 2,250 livres pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de sagesse & de vertu. Cet usage ne dura pas longtemps. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité, sur la fertilité du pays, des familles entières, même d'une condition honorable, se transportèrent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

poussé sa population & son commerce. Quelles sont ses mœurs.

La religion du gouvernement fut la première & quelque temps la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passèrent aussi les mers: leurs opinions ou leurs cérémonies révoltèrent; & la loi se permit en 1642 de chasser de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret funeste; mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de presbytériens, de quakers, de

réfugiés français qui osassent se fier à ce repentir : le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le temps les hommes se multiplièrent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent, donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cent cinquante mille, si les calculs du Congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves : l'opinion commune les porte à cent cinquante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandais introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, du bois de mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la rivière d'Yorck : on donne le second rang à ceux de la rivière James. Ceux qui croissent

fur les bords du Rappahanok & au sud du Potowmak sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cent un mille cent dix quintaux de tabac, ce qui fit pour chacune des quatre années huit cent soixante-quinze mille deux cent quatre-vingt quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cent quatre-vingt-neuf mille huit cents quintaux, ou sept cent quarante-sept mille quatre cent cinquante quintaux tous les ans, ce qui réduisit la consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cent trente quintaux.

Depuis 1763 jusques & compris 1770, les deux colonies n'envoyèrent à leur métropole que six millions cinq cent mille quintaux de tabac, ou huit cent douze mille cinq cents quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou six cent quarante-trois mille cinq cents quintaux par année, de sorte que la nation en consomma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation diminua donc, année commune, de soixante-deux mille sept cent quatre-vingt quintaux, l'ex-

portation de cent trois mille neuf cent cinquante quintaux ; & la consommation anglaise augmenta de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux chaque année.

L'usage du tabac n'a pas diminué en Europe : la passion pour cette superfluité s'est même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en fournissoit l'Amérique septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'est que la Hollande, c'est que l'Alsace, c'est que le Palatinat, c'est que principalement la Russie en ont poussé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 s. 7 d., somme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établissemens. Le tabac fut la principale des productions, puisqu'une colonie en exporta cinquante-sept millions trois cent trente-sept mille sept cent quatre-vingt-quinze livres pesant, & l'autre vingt-cinq millions sept cent quatre-vingt-un mille sept cent soixante-neuf livres.

En Virginie, les vaisseaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans

les autres états commerçans du globe. Ils sont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations mêmes, placées à plus ou moins de distance de l'océan sur des rivières navigables, depuis cent jusqu'à deux cents milles. Cet usage fatigue les navigateurs, & ralentit leur marche. La Grande-Bretagne, qui ne perd jamais de vue la conservation de ses hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, desira, ordonna même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées les productions de la province. Les voies d'insinuation, la contrainte des lois, tout fut presqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même, quoique le siége du gouverneur, des assemblées, des cours de justice & des études, quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional, quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitans.

Des hommes qui préfèrent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux:

il n'en fut jamais ainſi dans la Virginie. Toujours ſes habitans mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maiſons; toujours, ils ſe plurent à recevoir ſouvent leurs voiſins & à les recevoir avec oſtentation; toujours, ils aimèrent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs anglais que les affaires conduiſoient dans leurs plantations; toujours, ils ſe livrèrent à cette molleſſe, à cette incurie ſi ordinaire aux régions où l'eſclavage eſt établi : auſſi les engagemens de la province furent-ils habituellement très-conſidérables. Au commencement des troubles, on les croyoit de 25,000,000 liv. Cette ſomme prodigieuſe appartenoit aux négocians de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit ſpécialement fondée ſur une loi injuſte qui aſſuroit leur paiement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour ſortir d'une ſituation, en apparence ſi déſeſpérée. Elle en ſortira, lorſqu'elle mettra plus de ſimplicité dans ſes mœurs, plus de modération dans ſes dépenſes; elle en ſortira, lorſque profitant des reſſources d'un ſol immenſe & aſſez fécond, elle variera,

elle perfectionnera ses cultures ; elle en sortira, lorsqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'usage le plus général ; elle en sortira, lorsque ses ateliers ne se borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais pour être demandé par les manufactures de l'Europe ; elle en sortira, lorsque ses caisses publiques, moins expoliées & mieux réglées, permettront la diminution des impôts, beaucoup plus considérables dans cette province que dans aucune autre de ce continent. Plusieurs de ces conseils peuvent intéresser les deux Carolines.

XIV. Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

La vaste contrée qu'elles occupent fut découverte par les Espagnols peu de temps après leurs premières expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la méprisèrent. L'amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans français : mais le fanatisme, qui les poursuivoit, ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglais les remplacèrent vers la fin du seizième siècle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établissement naissant, pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven, Ashley, & messieurs Carteret, Berkley & Colleton obtinrent en 1663 de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le systême législatif du nouvel état fut tracé par le fameux Locke. Un philosophe, ami des hommes, de la modération & de la justice, qui ont seules le droit de les gouverner, devoit frapper jusqu'aux fondemens le fanatisme qui les a divisés dans toutes les régions, & qui les armera les uns contre les autres jusqu'à la fin des siècles.

L'intolérance, toute affreuse qu'elle nous paroît, est une conséquence nécessaire de l'esprit superstitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits ? Or, quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la base fondamentale de la morale ? D'après ces principes, l'irréligieux est l'ennemi commun de toute société, l'infracteur du seul lien qui unit les hommes entre eux, le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la sévérité des lois : c'est lui qui étouffe les remords, c'est lui qui rompt le frein des passions, c'est lui qui tient école de scélératesse. Quoi ! nous conduisons au gibet un malheureux

que l'indigence embusque sur un grand chemin, qui s'elance sur le passant un pistolet à la main, & qui demande un écu dont il a besoin pour la subsistance de sa femme & de ses enfans expirant de misère ; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux ! Nous traitons comme un lâche celui qui souffre qu'en sa présence on parle mal de son ami ; & nous exigerons que l'homme religieux laisse l'incrédule blasphémer à son aise de son maître, de son père, de son créateur. Il faut, ou dire que toute croyance est absurde, ou gémir sur l'intolérance comme sur un mal nécessaire. Saint Louis raisonnoit très-conséquemment, lorsqu'il disoit à Joinville : *Si tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & perce-lui-en le cœur ; je te le permets :* tant il est important que dans toutes les contrées, ainsi qu'on l'assure de la Chine, les souverains & les dépositaires de leur autorité ne soient attachés à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux.

Tout porte à penser que telle étoit l'opinion de Locke : mais n'osant attaquer trop ouvertement les préjugés de son temps également cimentés par des vertus & par des crimes, il voulut les concilier, autant qu'il étoit possible, avec un prin-

cipe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitans sauvages de l'Amérique n'ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient sans doute une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusent en Europe : ce seroit donc manquer à la bonne foi, que de les persécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejetés pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser.

C'est ainsi que raisonnoit le philosophe anglais, avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. Par égard pour leur foiblesse, il mit à la tolérance qu'il établissoit, cette restriction, que toute personne au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroit à la protection des lois feroit inscrire son nom dans le registre de quelque communion. C'étoit une brèche à son systême. La liberté de conscience ne souffre aucune sorte de modification : c'est un compte que l'homme doit à Dieu seul. De quelque manière qu'on y fasse intervenir le magistrat, c'est une injustice. Un déiste pouvoit-il se soumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins favorisée par Locke. Soit par complaisance pour ceux qui l'employoient, espèce de bassesse dont on répugne à le soupçonner ; soit que plus métaphysicien que politique, il n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & par Léibnitz : cet homme qui détruisit, qui éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation française, même lorsque le despotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Montesquieu lui-même ne s'est pas apperçu qu'il faisoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarerie inconcevable dans un Anglais & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-seulement les prérogatives de la couronne, mais encore toute la puissance légiflative.

Le premier usage que firent de leur autorité

ces souverains, ce fut de créer trois ordres de noblesse. Ils appelèrent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de cacique à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille, & le titre de landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces concessions ne pouvoient jamais être aliénées en détail, & leurs heureux possesseurs devoient seuls former la chambre des pairs. Les communes furent composées des représentans des villes & des comtés, mais avec des droits beaucoup moins considérables que dans la métropole. L'assemblée fut nommée Cour palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une liv. deux f. six d. par acre, *mais* il lui étoit libre de la racheter.

De puissans obstacles s'opposèrent trop longtemps aux progrès de ce grand établissement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les sectes indistinctement, toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un état naissant à de grandes prospérités. Dans la suite, les anglicans, devenus jaloux des non-conformistes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer

leurs

leurs lieux de prière. Ces actes de folie & de violence furent annullés en 1706 par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la justice, à la raison, à la politique. Du choc de ces rêveries sortirent des cabales & des tumultes qui détournèrent les habitans des travaux utiles, pour les occuper de mille fantômes qu'on ne méprisera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux sauvages furent presque aussi extravagantes, presque aussi destructives de tout bien. Sans intérêt & sans motif, on attaqua, on massacra toutes les nations errantes ou fixées entre l'océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive, se soumit ou se dispersa.

Cependant une constitution mal ordonnée fut la cause principale d'une inertie presque générale. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme ; les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude : il falloit ou établir un nouvel ordre de choses, ou consentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la misère & dans l'anarchie une vaste contrée dont on s'étoit promis de si grands avantages. Le sénat britannique prit enfin en 1728 le parti de rendre ce beau

domaine à la nation, & d'accorder à ses premiers maîtres 540,000 liv. de dédommagement. Granvilles seul, par des considérations qui ne nous sont pas connues, fut maintenue dans son huitième, situé sur les confins de la Virginie; mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer aussi son indépendance. Le gouvernement anglais, tel qu'il se trouvoit déja établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde, fut substitué à l'arrangement bizarre que, dans des temps d'une extrême corruption, des favoris insatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put espérer des prospérités. Dans la vue d'en simplifier l'admistration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, sous le nom de Caroline méridionale & de Caroline septentrionale.

XV. Ce que les deux Carolines ont de commun.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cents milles sur la côte, & environ deux cents milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingt ou cent milles de la mer, & il s'élève toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu

des pins qu'y a irrégulièrement jetés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossière quelques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à cornes qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières dont quelques-unes sont navigables: elles le seroient dans un plus long cours, sans les rochers & les chutes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat soit aussi variable que dans le reste de l'Amérique septentrionale, il est ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne se fait guère sentir que le matin ou le soir, & les chaleurs sont rarement fort vives. Si les brouillards sont ordinaires, du moins se dissipent-ils au milieu du jour. Malheureusement dans les mois de juillet, août, septembre & octobre règnent dans la plaine des fièvres intermittentes, quelquefois funestes aux régnicoles mêmes, & trop souvent mortelles pour des étrangers.

Telle est l'organisation physique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les distingue.

XVI.
Ce qui distingue la Caroline septentrionale.

La Caroline septentrionale est une des plus grandes provinces du continent : malheureusement elle n'offre pas des avantages proportionnés à son étendue. Le sol y est généralement plus plat, plus sablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline méridionale. Ces tristes plaines sont couvertes de pins ou de cèdres, ce qui annonce un terrein ingrat; & semés, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la construction des vaisseaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de sable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieusement la population que l'intérieur des terres; enfin le pays est plus exposé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du sud-est.

Ces motifs éloignèrent sans doute les Anglais de la Caroline septentrionale, quoique ce fût la première plage qu'ils eussent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur situation poussoient dans cet autre hémisphère, n'y portoit sa misère ou son inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds sans aveu, sans lois, sans projets s'y fixèrent: mais, avec le temps, les terres devinrent rares dans les autres colonies; & alors les hommes,

qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluèrent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui dans la province, selon le Congrès, trois cent mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'esclaves. Peu de ces habitans sont Anglais, peu sont Irlandais, peu sont Allemands: la plupart ont une origine écossaise; & il faut en dire la raison.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu si fièrement tracé le caractère, ne furent asservis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repoussa toute invasion; & les coutumes étrangères s'arrêtèrent au pied de leurs inaccessibles demeures. Isolés du reste du globe, ils montroient dans leurs manières la politesse des cours, sans en avoir les vices; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inspirée par la noblesse de leur origine; dans leur cœur toute la délicatesse de notre point d'honneur, sans ses ombrages minutieux. Comme l'industrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur sol & de leur climat ne les appeloit que dans deux saisons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longs loisirs. C'étoit la chasse, c'étoit la guerre, c'étoit la danse qui les consommoient, ou, à leur défaut, des conversations

animées par des expressions pittoresques, par des pensées originales. La plupart étoient musiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la jeunesse. Sous chaque toît, on trouvoit au moins un historien pour rappeler les grands événemens, & un poëte pour les chanter. Les lacs, les forêts, les antres, les cataractes, la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient, donnoit de l'élévation à leur esprit, jetoit une teinte de mélancolie sur leur caractère, & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en imposoit à l'homme civilisé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'éttanger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient long-temps le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux: les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'usage habituel des instrumens homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit; si le tonnerre grondoit sur leur tête; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture,

ils s'imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instrumens ; ils entonnoient un hymne en son honneur ; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentimens & à la divination ; tous se soumettoient au culte établi : jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecossais formoient un grand nombre de tribus appelées *clans*, dont chacune portoit un nom différent, & vivoit sur les terres d'un seigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendoient tous, sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château étoit comme un bien commun, où chacun étoit assuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité ; tous aimoient leur sang dans les autres membres de la confédération ; tous supportoient patiemment leur sort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De son côté, le chef étoit un père commun, autant par reconnoissance que par intérêt.

Cet ordre de choses subsista pendant une longue suite de siècles, sans la moindre altération. A la fin, les seigneurs contractèrent l'habitude de passer une grande partie de leur vie, en voyages, à Londres, ou à la cour. Ces absences répétées détachèrent d'eux des vassaux qui les voyoient moins, & qui n'en étoient plus secourus. Alors des hommes qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs stériles & sauvages montagnes, se dispersèrent. Plusieurs allèrent chercher une autre patrie dans plusieurs proviences américaines: le plus grand nombre se réfugia dans la Caroline septentrionale.

Ces colons sont rarement rassemblés : aussi sont-ils les moins instruits des Américains, les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars sur leurs plantations, sans ambition & sans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement sont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement anglais, les lois n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domestiques sont meilleures que leurs mœurs sociales; & il est presque sans exemple qu'un homme ait eu quelque liaison avec un esclave. C'est le porc, c'est le lait, c'est le maïs qui font leur nourriture; & l'on n'a d'autre intempérance à

leur reprocher qu'une paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux qu'un ſort errant jeta ſur ces ſauvages rives, ſe bornoient à couper du bois qu'ils livroient aux navigateurs qui ſe préſentoient pour l'acheter. Bientôt, ils demandèrent au pin qui couvroit le pays, de la thérébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons qui, prolongés juſqu'à ſon pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron ? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de pin : on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudières de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jetoit en fuſion. Avec le temps, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions peſant d'un tabac inférieur ; & aux Indes occidentales, beaucoup de cochon ſalé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes ſecs, une petite quantité de mauvaiſes farines, & pluſieurs objets de moindre importance :

cependant les exportations de la colonie ne paſſoient pas douze ou quinze cent mille livres.

Le ſoin de voiturer ſes propres denrées n'a pas occupé la Caroline ſeptentrionale. Ce que ſon ſol fournit au nouvel hémiſphère a été enlevé juſqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique, qui lui portoient en échange des eaux-de-vie de ſucre, dont elle n'a pas diſcontinué de faire une conſommation immenſe. Ce qu'elle livre pour l'ancien a paſſé par les mains des Anglais qui lui fourniſſoient ſon vêtement, les inſtrumens de ſa culture, & quelques nègres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunſwick qui puiſſe recevoir les navires deſtinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie preſqu'à l'embouchure de la rivière du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilgminton, ſa capitale, placée plus haut ſur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

XVII. Ce qui diſtingue la Caroline méridionale.

La Caroline méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline ſeptentrionale, mais en moindre quantité : elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz eſt une plante aſſez ſemblable au bled par ſon port, la couleur, la forme & la diſpoſition de ſon feuillage. La panicule qui termine la tige, eſt compoſée de petites fleurs diſtinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, ſix étamines & un piſtil ſurmonté de deux ſtyles. Ce piſtil devient une graine blanche, très-farineuſe, couverte des deux écailles intérieures, qui ſont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aſpérités, & relevées de pluſieurs côtes ſaillantes, dont la moyenne ſe termine par une arête ou barbe aſſez longue. Cette plante ne ſe plaît que dans les terreins bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de ſa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers temps, malheureuſement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture la rendit la contrée la plus malſaine du monde connu, ſans ceſſe ravagée par des épidémies, & conſtamment affligée de maladies cutanées, qui paſſèrent de cette région dans les autres, où elles ſe ſont perpétuées pendant des ſiècles, & où elles n'ont ceſſé que par la cauſe contraire à celles qui les avoit produites, le deſſéchement des marais, la ſalubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes orientales

doivent éprouver les mêmes calamités, si l'art n'oppose des préservatifs à la nature, dont les bienfaits sont quelquefois accompagnés de maux, ou si la chaleur de la zone torride ne dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rivières. Ce qui est connu, c'est que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'est pas d'accord sur la manière dont le riz s'est naturalisé à la Caroline; mais soit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des esclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre, toujours est-il certain que le sol sembloit l'appeler. Cependant, il se multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal où s'en faisoit la consommation, retiroient un si mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les frais de culture. En 1730, une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finistère. Quelques années après, elle la permit aux Indes occidentales; & alors la province, assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette

production croît par les soins des nègres, dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan, réussit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline méridionale. Dans cette province, les premiers essais ne donnèrent que des produits d'une qualité très-inférieure; mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désespèrent pas même de supplanter, avec le temps, les Espagnols & les Français dans tous les marchés. Ils fondent leur espoir sur l'étendue de leur sol, sur l'abondance & le bon marché des subsistances, principalement sur l'usage où ils sont de labourer leurs champs avec des animaux, & d'y semer l'indigo comme le bled; tandis que dans les Indes occidentales, c'est l'esclave qui prépare les terres, c'est l'esclave qui jette la graine dans des trous disposés de distance en distance pour la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolution dans le commerce arrivoit jamais, la Caroline méridionale, qui compte actuellement deux cent cinquante mille habitans moitié blancs, moitié noirs, & dont les exportations, en y comprenant

celles de la Caroline ſeptentrionale, s'élevèrent en 1769 à 10,601,336 liv., la Caroline méridionale verroit bientôt doubler ſa population & ſes cultures. C'eſt déja, de toutes les provinces du continent ſeptentrional, la plus riche. Auſſi le goût des commodités y eſt-il général : auſſi les dépenſes s'y élèvent-elles juſqu'au luxe. Cette magnificence ſe faiſoit ſur-tout remarquer naguère dans les enterremens. On y raſſembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit poſſible ; on leur ſervoit des mets recherchés ; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares : aux vaſes précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parens, des voiſins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les ſanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole ont mis fin à ces profuſions, mais ſans abolir un uſage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établiſſement, les miniſtres de la religion imaginèrent de louer indiſtinctement dans le temple toutes celles de leurs ouailles qui termineroient leur carrière. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la meſure des éloges, mais la rétribution plus

ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funèbre. Ainsi donc, tandis que le prêtre catholique trafiquoit, dans nos contrées, de la prière, le ministre hétérodoxe, plus odieux, trafiquoit dans l'autre hémisphère de la louange pour les morts.

Etoit-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les esprits les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus scandaleux pour tout un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique, préconisant un citoyen abhorré pour son avarice, sa dureté, ses débauches ; un mauvais père, un fils ingrat, des époux dissolus, & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser !

La Caroline méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom, & elles sont en même temps des ports.

Georges-Town, situé à l'embouchure de la rivière de Black, est encore peu de chose ; mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir

les plus grands vaisseaux & les mettre en sureté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable ; mais avec le secours d'un bon pilote on arrive surement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cents voiles, & les navires de trois cent cinquante à quatre cents tonneaux y entrent dans tous les temps avec leur chargement entier.

Le ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, & quelques édifices publics, qui passeroient pour beaux en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur est permis d'aspirer. Celle du nord ne demande pas à son sol

toutes

toutes les productions qu'il lui offre; & celles dont elle paroît s'occuper un peu sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du sud; mais elle n'a pas vu ou assez vu jusqu'où la culture de l'olivier & de la soie pourroit pousser sa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrein qui peut être utilement exploité : c'est un travail réservé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, sans doute, il s'établira quelque industrie dans des provinces où il n'en existeroit pas de trace, si les réfugiés français n'y avoient porté une manufacture de toiles.

XVIII. Par qui, à quelle occasion & de quelle manière fut fondée la Georgie ?

Entre la Caroline & la Floride est une langue de terre qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu à peu une largeur de cent cinquante milles, & a trois cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au nord par la rivière de Savannah, & au midi par la rivière d'Alatamaha.

Depuis long-temps le ministère britannique penchoit à occuper ce désert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance que la liberté, mère des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre

que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche voulut qu'après la fin de ses jours ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolvables que leurs créanciers détenoient en prison. Quel est ailleurs, & parmi nous, celui qui se proposera d'expier ainsi le long abus de ses prospérités ? Plusieurs mourront après avoir dissipé des millions sans pouvoir se rappeler une seule action honnête : plusieurs mourront en laissant à des héritiers qui soupirent après leur décès, des trésors acquis par l'usure & les concussions, sans réparer, par quelque institution honorable & utile, le crime de leur opulence. Un des effets de l'or seroit-il d'endurcir l'ame jusqu'à la fin & d'étouffer le remords? Presque aucun qui ait su en faire un digne usage pendant sa vie, aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La sagesse politique, secondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres seroient transportés dans la terre inhabitée qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Georgie, en l'honneur du souverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage d'autant plus flatteur qu'il ne

venoit pas de l'adulation ; l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs sacré d'un citoyen : une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de diriger un si digne projet avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au foible établissement qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année jusqu'au nombre de six cent dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cent vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent en 1735 de quelques montagnards écossais. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fondèrent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'île de Saint-Simon, où étoit déja établi le hameau de Frédérica.

La même année un grand nombre de laboureurs protestans, chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allèrent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé sur la rivière de Savannah, à seize lieues de l'océan, dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imitèrent les sages Saltzbourgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi sur la Savannah; mais trois lieues plus bas, mais sur une rive qui les mettoit sous les lois de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maisons, s'appela Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépense de leur transplantation, méritoit bien cette marque de reconnoissance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades il se trouva

des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit sortir pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'océan la ville d'Augusta. Ce n'étoit pas la beauté du sol qu'ils cherchoient ; ils vouloient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks, des Chickesaws, des Cherokees, les nations sauvages les plus nombreuses de ce continent. Leur projet réussit si bien, que dès 1739 ces liaisons occupoient six cents personnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure étoit d'autant plus facile que, durant la plus grande partie de l'année, la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jusqu'aux murs d'Augusta.

La métropole pouvoit, ce semble, beaucoup espérer d'un établissement qui, dans un temps très-borné, avoit reçu cinq mille habitans, qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fisc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être son étonnement, lorsqu'en 1741 on l'instruisit que la plupart des malheureux qui étoient allé chercher un asyle dans la Georgie, s'en étoient successivement retirés; & que le peu qui y restoit encore soupiroit sans cesse après un séjour moins

insupportable! On chercha les causes d'un événement si singulier, & on les trouva.

XIX. Obstacles qui s'opposèrent aux progrès de la Georgie.

Dans sa naissance même cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit abandonné la juridiction avec la propriété de la Georgie à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence ; mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du passé sont perdues pour l'avenir : le plus souvent les faits sont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuses conséquences à des prédécesseurs mal habiles ; ou l'on trouve dans quelques légères différences entre les circonstances, & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuses : d'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, surveillé par la nation, n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Le ministère britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier usage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains, non seulement la police, la justice & les finances du pays, mais

la vie & les biens de ſes habitans. On ne laiſſoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ſes intérêts & ſes lumières on vouloit qu'il obéît : c'étoit ſon devoir & ſon ſort.

Comme les grandes poſſeſſions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Georgie chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en poſſéderoit jamais plus de cinq cents; qu'elle ne pourroit pas les aliéner ; qu'ils ne paſſeroient pas même en héritage aux filles. Il eſt vrai que cette ſubſtitution aux ſeuls mâles fut bientôt abrogée ; mais on laiſſoit ſubſiſter encore trop d'obſtacles à l'émulation.

Lorſqu'un homme n'eſt ni pourſuivi par les lois, ni chaſſé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuſe, par l'acharnement de ſes créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les ſortes de reſſources dans ſon pays, il ne renonce pas à ſes parens, à ſes amis, à ſes concitoyens ; il ne s'expatrie pas; il ne traverſe pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, ſans y être attiré par des eſpérances qui l'emportent ſur l'attrait du ſol qui le retient, ſur le prix qu'il attache à ſon

existence & sur les périls auxquels ils s'expose. Se jeter sur un vaisseau pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme dissipera. Si l'on ébranle de quelque manière que ce soit la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans son industrie, qui compose toute sa fortune, il restera sur le rivage : & tel devoit être nécessairement l'effet des limites imposées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies anglaises, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens, encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut dès le berceau soumise aux redevances du gouvernement féodal dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître, outre mesure, avec le temps. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & florissante les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression se joignit un arrange-

ment qui devint une nouvelle caufe d'inaction. Les défordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique feptentrionale l'ufage des liqueurs fpiritueufes fit défendre l'importation des eaux-de-vie de fucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête que fût le motif, ôtoit aux colons la feule boiffon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient partout mal-faines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faifoient par des fueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Indes occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs les bois, les grains, les beftiaux, qui devoient être leurs premières richeffes.

Toutes foibles qu'étoient ces reffources, elles devoient s'accroître très-lentement, à caufe d'une défenfe digne d'éloge, fi le fentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'ufage des efclaves fut interdit aux colons de la Georgie: d'autres colonies avoient été fondées fans la main des nègres. On penfa qu'une contrée deftinée à être le boulevart de ces poffeffions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, fi

l'on eût prévu que des colons, moins favorisés de la métropole que leurs voisins, placés sur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également insensés. Les peuples ne sont conseillés que par leurs besoins ; les souverains ne consultent que leur intérêt personnel. Les premiers, assez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, sur la puissance à laquelle ils appartiennent & sur celle qu'ils recevroient d'une invasion, négligent leur sureté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la solidité de leur possession, & préféreront toujours une autorité ferme & constante sur des misérables, à une autorité incertaine & précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée, ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite ; & il ne viendra dans la pensée d'aucun

d'eux que ce ſentiment habituel de haine qu'ils nous ſuppoſent, parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'eſt que trop réel, s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une adminiſtration douce & paternelle; car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il eſt fondé ſur les avantages rarement ſentis, mais toujours avoués, d'une autorité ſuprême, quelle qu'elle ſoit, qui dirige, qui veille, qui protége & qui défende. Par la même raiſon rien ne ſe recouvre plus facilement quand il eſt aliéné. Le trompeur eſpoir d'un meilleur avenir ſuffit ſeul pour calmer notre imagination & prolonger ſans fin nos misères. Ce que j'avance, le ſpectacle preſque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations ſe promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paiſiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le ſucceſſeur, élevé comme ſon père ou ſon aïeul, eſt préparé, dès ſon enfance, à ſe modeler ſur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaiſance & d'équité qui étouffent le vice de ſon éducation. Sans cet heureux caractère il ne de-

mandera dans aucune circonſtance ce qu'il eſt juſte de faire, mais ce qu'on faiſoit avant lui, non ce qui conviendroit au bien de ſes ſujets, qu'il regardera comme ſes plus proches ennemis, ſur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître ſon deſpotiſme & leur ſervitude. Il ignorera toute ſa vie la plus ſimple & la plus évidente des vérités; c'eſt que leur force & la ſienne ne peuvent ſe ſéparer. L'exemple du paſſé ſera ſon unique règle, & dans les occaſions où il eſt ſage de le ſuivre, & dans les occaſions où il eſt ſage de s'en affranchir. Il en eſt en politique comme en religion : l'opinion la plus abſurde en religion ſera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle ſera plus unie avec le reſte du ſyſtême. En politique, le parti que le miniſtère prendra ſera toujours le plus analogue à l'eſprit tyrannique, le ſeul qu'on ait décoré du nom du grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demandèrent des eſclaves, pour ſavoir s'ils leur ſeroient accordés ou refuſés, il n'étoit queſtion que d'examiner ſi la meilleure culture de leurs terres ou la propriété la plus aſſurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant la ſituation vraiment déſeſpérée du

nouvel établissement publioit avec trop d'énergie les imprudences du ministère, pour qu'on pût persévérer dans de si fatales combinaisons. La province reçut enfin le gouvernement qui faisoit prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

XX. Situation & espérance de la Georgie.

Depuis cette heureuse revolution, la Georgie a fait d'assez grands progrès, sans être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit desiré : mais ses marais ont fourni une assez grande quantité de riz ; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, six cent trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 s. 6 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 s. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'élevèrent à 1,625,418 livres 9 s. 5 den. ; elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre ; & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant

trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant comme en Georgie les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites. Voyons si la Floride doit s'attendre à une destinée plus brillante.

XXI. La Floride devient une possession espagnole.

Sous ce nom, l'ambition espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis long-temps cette dénomination illimitée dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louisiane.

Ce fut Luc Valasquès, dont la mémoire soit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtiment duquel je serois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre; ce fut ce monstre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier sur cette plage avec le projet d'en tirer des esclaves par la ruse ou par la violence. La nouveauté du spectacle attira les sauvages voisins. On les invita à monter sur les vaisseaux; on les enivra; on les

mit aux fers ; on leva l'ancre, & l'on tira le canon sur tout ce qui restoit d'Indiens au rivage. Plusieurs de ces malheureux, si cruellement arrachés à leur patrie, refusèrent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition ; d'autres moururent de chagrin : ceux qui survécurent à leur désespoir furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres insatiables appeloient de nouvelles victimes : le perfide Valasquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ses infames compagnons fut massacrée à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi justement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours détestés, dans l'opprobre, dans les remords & dans la misère. Justice en fut faite sur la terre, que justice en soit faite aux enfers.

On avoit oublié en Espagne cette partie du Nouveau-Monde, lorsqu'un établissement qu'y formèrent les Français en rappela le souvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ces riches possessions une nation si active ; elle ordonna la destruction de la colonie naissante. Ce commandement fut exécuté

en 1565, & le vainqueur occupa la place que ses cruautés venoient de rendre absolument déserte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuse, lorsque le sassafras vint à son secours.

Cet arbre, toujours vert, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reste de cet hémisphère, croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes, mais toujours dans un terrein qui n'est ni trop sec, ni trop humide. Ses racines sont à fleur de terre; son tronc, fort droit, nud, peu élevé, se couvre d'une écorce épaisse, fangeuse, de couleur cendrée, & pousse au sommet quelques branches qui s'étendent sur les côtes. Les feuilles sont disposées alternativement, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, & distinguées en trois lobes: quelquefois il s'en trouve d'entières, surtout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caractères que celles du laurier ou du cannellier. Les fruits qui succèdent sont de petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur se prend en infusion comme le bouillon-blanc

blanc & le thé. La décoction de sa racine est employée avec succès dans les fièvres intermittentes; l'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis; le bois est blanchâtre & moins odorant; la médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la transpiration, résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, lever les obstructions, guérir la goutte, la paralysie. Le sassafras étoit autrefois d'un grand usage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri de cette dernière infirmité; ils auroient succombé du moins aux fièvres dangereuses dont ils furent presque tous attaqués à leur arrivée dans la Floride, soit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux: mais les sauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun & dans leurs repas de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de sassafras, ils pouvoient être assurés d'une prompte guérison. L'expérience fut tentée & réussit.

Pourquoi donc ce médicament & tant d'autres qui produisent des cures merveilleuses dans ces contrées éloignées, semblent-ils avoir perdu presque toute leur efficacité transportés dans les

nôtres ? La cause en est vraisemblablement dans le climat plus favorable à la transpiration, dans la nature de la plante qui dégénère & perd de sa force dans une longue traversée, sur-tout dans le caractère du mal qui se combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroît par les vices sans nombre de nos constitutions.

Les Espagnols établirent des petits postes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joseph : mais ce ne fut qu'à Saint-Augustin & à Pensacole qu'ils formèrent proprement des établissemens : l'un à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les Français, durant les courtes divisions qui, en 1718, brouillèrent les deux branches de la maison de Bourbon. On ne tarda pas à le restituer.

En 1740, les Anglais assiégèrent vainement le premier. Les montagnards écossais, chargés de couvrir la retraite, furent battus & massacrés. Un de leurs sergens fut seul épargné par les sauvages indiens, qui, combattant avec les Espagnols, le réservèrent pour les supplices qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit,

harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes:

« Héros & patriarches du monde occidental, » vous n'êtiez pas les ennemis que je cher- » chois; mais enfin vous avez vaincu. Le ſort » de la guerre m'a mis dans vos mains. Uſez » à votre gré du droit de la victoire; je ne » vous le diſpute pas: mais puiſque c'eſt un » uſage de mon pays d'offrir une rançon pour » ſa vie, écoutez une propoſition qui n'eſt pas » à rejeter.

» Sachez donc, braves Américains, que dans » le pays où je ſuis né, certains hommes ont » des connoiſſances ſurnaturelles. Un de ces ſa- » ges, qui m'étoit allié par le ſang, me donna, » quand je me fis ſoldat, un charme qui devoit » me rendre invulnérable. Vous avez vu comme » j'ai échappé à tous vos traits: ſans cet enchan- » tement aurois-je pu ſurvivre à tous les coups » mortels dont vous m'avez aſſailli? car j'en » appelle à votre valeur; la mienne n'a ni » cherché le repos ni fui le danger. C'eſt moins » la vie que je vous demande aujourd'hui que » la gloire de vous révéler un ſecret important » à votre conſervation, & de rendre invin- » cible la plus vaillante nation du monde.

» Laissez-moi seulement une main libre pour » les cérémonies de l'enchantement dont je » veux faire l'épreuve sur moi-même en votre » présence. »

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours, qui flattoit en même-temps & leur caractère belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent un bras au prisonnier. L'Ecossais pria qu'on remît son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée; & dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : « Voyez maintenant, sages In-» diens, une preuve incontestable de ma bonne » foi. Vous, guerrier, qui tenez mon arme » tranchante, frappez de toute votre force : » loin de séparer ma tête de mon corps, » vous n'entamerez pas seulement la peau de » mon cou. »

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien, déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se

reprocher les uns les autres leur ſtupide crédulité, cependant admirant la ruſe qu'avoit employée le priſonnier pour ſe dérober aux tourmens en abrégeant ſa mort, ils accordèrent à ſon cadavre les honneurs funèbres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que ſemble lui aſſurer ſa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne ſera qu'un menſonge de plus dans les relations des voyageurs.

XXII. La Floride eſt cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.

Le traité de paix de 1763 fit paſſer au pouvoir des Anglais la Floride, qui, vingt-trois ans auparavant, avoit réſiſté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que ſix cents habitans. C'eſt par la vente de leurs cuirs; c'eſt avec les denrées qu'ils fourniſſoient à leur garniſon, qu'ils devoient pourvoir à leurs vêtemens & à un petit nombre d'autres beſoins exceſſivement bornés. Ces miſérables paſsèrent tous à Cuba, quoique convaincus qu'ils y ſeroient réduits au pain de l'aumône, ſi un monarque touché de tant d'attachement ne fourniſſoit à leur ſubſiſtance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Eſpagnols à préférer un gouvernement oppreſſeur à un gouvernement libre? Seroit-ce la ſuperſtition qui ne peut ſouffrir les autels de l'hérétique à côté des ſiens? Seroit-ce le préjugé qui rend

suspectes les mœurs & la probité de celui qui professe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la séduction pour eux-mêmes & plus encore pour leurs enfans? Accoutumés à une longue oisiveté, s'imaginèrent-ils qu'on les forceroit à travailler ? ou l'homme a-t-il si mauvaise opinion de l'homme, qu'il aime mieux disposer lui-même de son sort que de l'abandonner à la merci de son semblable ? Quoi qu'il en soit, il ne resta à l'acquéreur qu'un désert: mais n'étoit-ce pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immense, dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi, par la cession d'une partie de la Louisiane. Depuis long-temps cette puissance brûloit de s'établir sur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas ; mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournèrent principalement.

XXIII. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernemens : on pensa que c'étoit un moyen puissant pour pousser avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichemens ; le ministère put être aussi décidé à cette division par l'espoir de trouver, dans tous les temps, plus de soumission dans deux provinces que dans une seule.

Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride orientale, & Pensacole de la Floride occidentale. Ces capitales, qui étoient en même-temps d'assez bons ports, ne réunissoient pas sans doute toutes les commodités dont elles étoient susceptibles ; mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en possédoient : les autres colonies ne jouirent pas, à leur origine, de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des soldats congédiés : tous ceux d'entre eux qui avoient servi en Amérique, & qui y étoient établis, obtinrent gratuitement un terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde : on auroit craint que les militaires des trois royaumes, qui étoient dans la même situation, n'eussent

été tentés de quitter la mère-patrie, déja trop épuisée par les dernières hostilités.

La nouvelle colonie reçut aussi des cultivateurs des établissemens voisins ; elle en reçut de la métropole & de divers états protestans : il lui en arriva même qui furent un sujet d'étonnement pour les deux hémisphères.

Les Grecs gémissent sous la tyrannie ottomane : ils doivent être disposés à secouer ce joug détesté. Ainsi le pensoit le docteur Turnbull, lorsqu'en 1767 il alla offrir à ceux du Péloponèse un asyle dans l'Amérique anglaise. Beaucoup se rendirent à ses sollicitations, & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon : il aborda en Corse, il aborda à Minorque, & il persuada encore à quelques habitans de ces deux îles de le suivre.

Les émigrans, au nombre de mille, arrivèrent avec leur sage guide à la Floride orientale, où il leur fut accordé soixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaste possession, quand même le climat n'en eût dévoré aucun : malheureusement ils avoient été si opiniâtrément contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, saison dangereuse, qui en fit périr le

quart. Ce furent principalement les vieillards qui ſuccombèrent ; ils étoient nombreux, parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entières.

Ce qui échappa de ce premier déſaſtre a joui depuis d'une ſanté qui n'a été altérée que par quelques fièvres. La conſtitution des hommes s'eſt fortifiée ; les femmes qui, à raiſon du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, ſont actuellement très-fécondes ; on préſume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de ſon fondateur des inſtitutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'obſervent : ce n'eſt encore qu'une famille où l'eſprit de concorde doit durer long-temps. Au premier janvier 1776, elle avoit déja défriché deux mille trois cents acres d'un ſol aſſez fertile ; elle avoit aſſez d'animaux pour ſa nourriture & pour ſes travaux ; ſes récoltes ſuffiſoient à ſa conſommation, & elle vendoit pour 67,500 liv. d'indigo.

L'induſtrie & l'activité qui la diſtinguent font beaucoup eſpérer du temps & de l'expérience.

Pourquoi Athènes & Lacédémone ne renaî-

troient-elles pas un jour dans l'Amérique septentrionale ? Pourquoi la ville de Turnbull ne seroit-elle pas dans quelques siècles le séjour de la politesse, des beaux-arts & de l'éloquence ? La nouvelle colonie est moins éloignée de cet état florissant que les barbares Pelasges ne l'étoient des concitoyens de Périclès. Quelle différence entre un établissement conçu & fondé par un homme sage & pacifique, & les conquêtes d'une longue suite d'hommes avares, insensés, & sanguinaires; entre l'état actuel de l'Amérique méridionale, & ce qu'elle seroit devenue, si ceux qui la découvrirent, qui s'en emparèrent & qui la dévastèrent, eussent été animés de l'esprit du bon Turnbull ! Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de sagesse que de dépenses ! L'univers s'est peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui en 1769 n'exportèrent que pour 673,209 liv. 18 sous 9 d. de denrées, ont un avantage marqué sur le reste de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air qui, en toute saison, causent à leur voisinage des dégâts si fréquens & si funestes : aussi

eſt-il permis d'eſpérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y proſpéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la ſociété formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à M. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mouvement d'enthouſiaſme, on ne s'eſt que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une ſource de richeſſes pour la colonie.

Cependant le terrein beaucoup trop ſablonneux de la Floride occidentale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune : il n'y avoit guère qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique ſeptentrionale, ont pouſſé ſur ce ſol, communément ingrat, quelques citoyens paiſibles qui avoient un éloignement décidé pour les diſſentions, & un plus grand nombre d'hommes qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé, étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde principale-

ment ſur les bords rians du Miſſiſſipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à pluſieurs îles britanniques des Indes occidentales, des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles recevoient des diverſes contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide ſi les côtes de Penſacole euſſent été plus acceſſibles & ſi ſon port eût été moins infeſté de vers.

Combien ſeroient accélérés les progrès des deux provinces, ſi leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop conſtamment ſuivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes ! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par les politiques les plus éclairés, ne ſeroit-il pas adopté par un peuple libre qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples ? Les Anglais voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes ? Ne devroient-ils pas préférer à des hoſtilités meurtrières & ſans gloire, un moyen humain & infaillible de déſarmer un ennemi humilié & implacable ?

Les conquérans se flattent que, sans le secours de ces alliances, ils doivent bientôt se voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur restent. C'est, disent-ils, le destin des peuples sauvages, de s'éteindre à mesure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant se résoudre à cultiver la terre, & les subsistances que leur fournissoit la chasse diminuant tous les jours, ils se voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'industrie & l'activité veulent défricher : c'est en effet le parti que prennent tous les jours les Américains qui erroient au voisinage des établissemens européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois; ils se replient vers les Assinipoils, vers la baie d'Hudson, où se nuisant nécessairement les uns aux autres ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglais en 1762 : le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie : quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejetât un présent si

fuſpect. *Comment ſe pourroit-il*, leur dit leur général, *qu'un homme qui eſt sûr de mon eſtime, & auquel j'ai rendu des ſervices ſignalés, pût ſonger à m'ôter le jour?* & il avala la boiſſon d'un air auſſi aſſuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé ſur Pontheack les yeux des nations ſauvages : il vouloit les réunir toutes ſous les mêmes drapeaux, pour faire reſpecter leur territoire & leur indépendance : des circonſtances malheureuſes firent avorter ce grand projet ; mais il peut être repris, & il n'eſt pas impoſſible qu'il réuſſiſſe. Alors les uſurpateurs réduits à couvrir leurs frontières contre un ennemi qui n'a à ſoutenir aucune des dépenſes de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroit retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de tréſors, au prix de tant de ſang. Si les Anglais dédaignent un conſeil que la juſtice & l'humanité leur adreſſent par ma bouche, puiſſe un autre Pontheack ſortir de ſes cendres, & conſommer ſon plan!

XXIV. Etendue des

Les deux Florides, une partie de la Louiſiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même

époque & par le même traité, achevèrent de mettre fous la domination de la Grande-Bretagne l'efpace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jufqu'au fleuve Miffiffipi : ainfi, quand cette puiffance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudfon, Terre-Neuve, & les autres îles de l'Amérique feptentrionale, elle n'auroit pas laiffé de pofféder une des deux nations les plus étendues qui euffent été formées fur la furface du globe.

Poffeffions angloifes dans l'Amérique feptentrionale.

Ce vafte empire eft coupé du nord au fud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement & fe rapprochant des côtes, laiffent entre elles & l'océan un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles; au-delà de ces monts Apalaches eft un défert immenfe, dont quelques voyageurs ont parcouru jufqu'à huit cents lieues fans en trouver la fin : on imagina que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux fauvages, vont fe perdre dans la mer du fud. Si cette conjecture, qui n'eft pas fans probabilité, venoit à fe réalifer, l'Angleterre embrafferoit dans fes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En paffant d'une mer de l'Amérique à l'autre par fes propres terres, elle toucheroit, pour ainfi dire, à-la-fois aux quatre

parties du globe. De tous ſes ports de l'Europe, de ſes comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaiſſeaux pour le Nouveau-Monde; des poſſeſſions qu'elle a dans les mers orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes occidentales par la mer Pacifique : c'eſt elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'iſthme ou le détroit qui lient l'Aſie & l'Amérique par l'extrémité du ſeptentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par des vaſtes colonies; elle en auroit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes; elle aſpireroit, peut-être, à prédominer ſur les deux mondes par l'empire de toutes les mers : mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains : eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis ? Interrogez les Eſpagnols : eſt-on donc ſi puiſſant d'embraſſer dans ſes états une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on règne dans un autre ?

Les Anglais ſeront heureux s'ils peuvent conſerver par la culture & la navigation un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang; mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix

prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une puiſſance maritime : rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique : quoiqu'il ſoit, en général, ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas fonds, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance; ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent : le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui, paroiſſant ſortir de l'océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports ſans nombre pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la ſaiſon de leur maturité : on y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hiver en prévient la récolte, tandis que, ſous une latitude plus ſeptentrionale, on en recueille ſur notre continent & le fruit & la graine. Quelle

eſt la raiſon de ce phénomène ? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du nord, vivant du produit de ſa chaſſe & de ſa pêche, ne cultivoit point la terre : tout ſon pays étoit hériſſé de forêts & de ronces ; à l'ombre de ces bois croiſſoit une multitude de plantes ; les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces ; l'été venoit avant que les eaux euſſent entièrement pourri cette eſpèce d'engrais, & la nature, abandonnée à elle-même, entaſſoit ſans ceſſe, les uns ſur les autres, les fruits de ſa fécondité : les plantes enſevelies ſous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de temps, ſe ſont accoutumées à une végétation tardive : la culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des ſiècles, ni l'art corriger le pli de la nature ; mais ce climat, ſi long-temps ignoré ou négligé par les hommes, offre auſſi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XXV. Arbres particuliers à l'Amérique ſeptentrionale.

Il a preſque tous les arbres qui ſont naturels au nôtre : il en a de propres à lui ſeul, entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainſi nommé à cauſe de ſon produit, eſt un arbriſſeau rameux, tortu, aſſez irrégulier,

qui se plaît dans un sol humide : aussi ne s'éloigne-t-il guère de la mer ou des grands fleuves ; ses feuilles, disposées alternativement, sont étroites, ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presqu'imperceptibles : il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux individus différens ; les premières forment des chatons, dont chaque écaille porte six étamines ; les secondes disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont rassemblés à la fin de l'automne & jetés dans l'eau bouillante ; la substance, dont ils sont enduits, se détache, surnage & s'enlève avec une écumoire : lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un vert sale ; on la fait fondre une seconde fois pour la purifier ; elle devient alors transparente & d'un vert agréable.

Cette matière mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui abordèrent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, depuis que les animaux se sont

multipliés ; cependant comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. Mêlée avec un quart de suif elle brûle beaucoup mieux : cette propriété n'est pas la seule ; on en compose d'excellent savon & de bons emplâtres pour les blessures ; on s'en sert même pour cacheter : l'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puisqu'on l'appelle arbre à sucre.

Elevé par la nature près des ruisseaux & dans des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique est revêtu d'une écorce assez fine ; ses rameaux, toujours opposés, se couvrent de feuilles qui ont la même disposition, & sont blanchâtres en dessous, découvertes en cinq lobes aigus. Ces fleurs, rassemblées en bouquets, ont un calice à cinq divisions, chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois : leur centre est occupé par le pistil qui devient un fruit composé de deux capsules comprimées & réunies par le bas, écartées & aîlées par le haut, remplies d'une seule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc

de l'érable, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces : un tuyau qu'on insère dans la plaie reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres : les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure ; l'arbre ne veut qu'une incision ou deux au plus : une plus grande perte l'épuise & l'énerve ; s'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais ; on la verse ensuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau : le sirop se durcit en se refroidissant & se change en un sucre roux, presque transparent & assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment ; mais cette préparation altère toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui de cannes ; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur : ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel

eſt le ſucre des ſauvages de nos landes, l'érable eſt le ſucre des ſauvages de l'Amérique : la nature a par-tout ſes douceurs ; elle a par-tout ſes merveilles.

XXVI. Oiſeaux particuliers à l'Amérique ſeptentrionale.

Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique ſeptentrionale, il en eſt un extrêmement ſingulier : c'eſt l'oiſeau-mouche, qui tire ſon nom de ſa petiteſſe. Son bec eſt long, pointu comme une aiguille ; ſes pattes n'ont que la groſſeur d'une épingle ordinaire : on voit ſur ſa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable ; ſa poitrine eſt couleur de roſe, & ſon ventre eſt blanc comme du lait ; un gris bordé d'argent & nuancé d'un jaune d'or très-brillant éclate ſur ſon dos, ſur ſes aîles & ſur ſa queue ; le duvet qui règne ſur tout le plumage de cet oiſeau, lui donne un air ſi délicat, qu'il reſſemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur ſe fane au moindre attouchement.

Le printems eſt l'unique ſaiſon de ce charmant oiſeau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, eſt revêtu en-dehors d'une mouſſe griſe & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramaſſé ſur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, ſur un pouce environ de diamètre, on n'y trouve jamais que

deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois: on a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc de fleur; il voltige de l'une à l'autre comme les abeilles: quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer: lorsqu'il est las il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin; il y reste quelques minutes, & revole aux fleurs: malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colère & querelleux? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée & des combats opiniâtres: leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre; leurs aîles s'agitent avec tant de vîtesse qu'ils paroissent immobiles dans les airs; on les entend plus qu'on ne les voit; ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & sans suc, ils lui arrachent toutes

les feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décèle, dit-on, le dépit qui les anime : on voit sur la fin de l'été des milliers de fleurs que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dépouillées ; cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

Tous les êtres ont une espèce ennemie : celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine : c'est l'épée que le tyran voit toujours suspendue sur sa tête.

L'Amérique septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matière animée avoit envahi sans obstacles toutes les productions de la nature que nul être ne lui disputoit. Aucune de ces espèces n'étoit utile à l'homme : une seule aujourd'hui sert à ses besoins, c'est l'abeille ; mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien monde au nouveau : les sauvages l'appellent mouche anglaise ; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes : ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sur le

nouvel hémisphère ; elles s'y multiplient tous les jours ; leur miel s'emploie à différens usages ; beaucoup de gens en font leur nourriture : la cire devient de jour en jour une branche considérable de commerce.

XXVII. L'Amérique septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domestiques.

L'abeille n'est pas le seul présent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique ; elle l'a encore enrichie d'animaux domestiques. Les sauvages n'en avoient point : des hommes libres n'avoient soumis aucune espèce vivante à leur domination ; ils ne savoient que les détruire : la domesticité des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l'homme est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conserver ; mais aussitôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts qui consolèrent peut-être le genre humain de la perte de sa liberté : la domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut sans doute une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine ; peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de hasards : car enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique des sociétés & des empires avancés, même jusqu'aux arts du luxe ; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées ; on a vu même des pays du Nouveau-Monde où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appelés par la nature, c'est qu'ils vivoient sans maître : l'homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup-d'œil terrible, à sa main toujours prête à frapper ; il étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore : le roi de la nature connut donc la servitude avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée, pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture. Lorf-

que les Européens y transportèrent des bœufs, des brebis, des chevaux, ils y furent d'abord, ainsi que les hommes, exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier souverain, à la racine même de leur génération, du moins plusieurs espèces eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur grosseur; ce ne fut que tard & dans quelques lieux seulement, qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air & le sol s'opposoient sans doute au succès de leur transplantation: c'est la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque espèce vivante & végétante croisse & meurt dans son pays natal: l'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conservation.

XXVIII. Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique septentrionale.

Cependant il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la transplantation des animaux & des plantes. Lorsque les Anglais abordèrent dans l'Amérique septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs, plante qui a le port du roseau. Ses feuilles, assez larges & fort longues, entourent

à leur baſe la tige qui eſt ronde & noueuſe par intervalle ; une panicule de fleurs mâles la termine : chacun des paquets dont elle eſt compoſée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines renfermées entre deux écailles propres. A l'aiſſelle des feuilles inférieures ſe trouvent les fleurs femelles, diſpoſées en épi très-ſerré ſur un axe épais & charnu, caché ſous pluſieurs enveloppes. Le piſtil de ces fleurs entouré de quelques petites écailles & ſurmonté d'un long ſtyle, devient une graine farineuſe, preſque ſphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun : ſa maturité eſt annoncée par ſa couleur & par l'écartement des enveloppes qui laiſſent appercevoir l'épi.

Cette eſpèce de bled que l'Europe ignoroit alors, étoit la ſeule qui fût connue dans le Nouveau-Monde : la culture en étoit facile. Les ſauvages ſe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton & de jeter dans chacun un grain de maïs qui en produiſoit deux cent cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées : on le piloit dans un mortier de bois ou de pierre ; & réduit en pâte, il étoit cuit ſous la cendre : ſouvent même grillé ſeulement il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille eſt très-favorable à la nourriture des beſtiaux ; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes. Un terrein maigre, léger & ſablonneux, eſt celui qui convient le mieux à cette plante : ſa ſemence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois repriſes, ſans que les récoltes ſoient moins abondantes ; enfin, c'eſt de tous les grains, celui qui peut ſoutenir le plus long-temps la ſécherelle & l'humidité.

Ces raiſons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglais à le conſerver, à le multiplier dans leurs établiſſemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes occidentales, & s'en ſervirent pour leur propre uſage ; cependant ils ne négligèrent pas d'enrichit leurs plantations des grains d'Europe, qui réuſſirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du ſuperflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formèrent un commerce qui embraſſoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ſes colonies ſepten-

trionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons & des bleds, résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles: l'occasion ne tarda pas de se présenter.

XXIX. L'Amérique septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.

La Suède étoit en possession de vendre aux Anglais la plus grande partie du brai & du goudron dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703, cette puissance méconnut ses vrais intérêts au point de plier & de réduire sous un privilége exclusif cette importante branche de son commerce : une augmentation de prix, subite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la-fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'i-

naction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complète d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un systême de convention entre elles, qui devint public en 1718, temps où toutes les puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre: elle fit partir pour le Nouveau-Monde des hommes assez éloquens pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mère-patrie, assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin-d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures abordèrent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies sur celles qui venoient de la mer baltique,

sembloit lui promettre une préférence constante : il crut pouvoir supprimer les encouragemens; mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs la différence du fret qui étoit tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur : il reprit en 1729 le systême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du nord.

Les bois qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixèrent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-temps les Américains en portoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas en retour assez de marchandises pour compléter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandais avoient contracté l'habitude de freter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la navigation britannique. Le parlement instruit

instruit de ce succès, se hâta de décharger en 1722 les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suède & de Dannemarck. Cette première faveur fut suivie d'une gratification, qui, comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement, les matériaux du Nouveau-Monde se trouvèrent très-inférieurs à ceux de l'ancien : cependant ils furent employés de préférence par la marine anglaise. Elle devoit au nord de l'Amérique ses vergues & ses mâtures : on voulut qu'elle en reçut encore ses voiles & ses cordages.

Les protestans français qui, chassés de leur patrie par un roi tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis l'industrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets souverainement importans pour une puissance maritime. L'Irlande & l'Ecosse cultivèrent ces plantes avec quelque succès ; mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Russie. Pour mettre fin à cet importation ruineuse, le gouvernement imagina d'accorder 135 livres de

gratification par tonneau de ces matières à l'Amérique septentrionale. C'étoit beaucoup, & cependant un encouragement si considérable n'eut que peu de suite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres se trouvèrent assez bonnes pour une production qui ne prospère que sur un sol excellent. Cette région est plus abondante en fer, en fer destiné à conquérir l'or & l'argent du midi.

XXX. Le fer de l'Amérique septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage, celui des armes homicides : les Anglais eux-mêmes négligèrent long-temps les mines de fer que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir ; enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien : il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amé-

rique à Londres, mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757 : alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles; que ces mines qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois taillis, & que ces taillis fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instrumens

tranchans, à fournir le plus grand nombre des uftenfiles de navigation, ne diminueroit guère l'importation étrangère, & fe borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines confidérations n'arrêtèrent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on baifsât le prix des matières premières, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier qui l'enrichiffoient depuis fi long-temps, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de cette induftrie chez les autres peuples. On fe détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette réfolution pleine de fageffe, fut accompagnée d'un acte de juftice. Une loi portée fous Henri VIII défendoit aux propriétaires des bois taillis de défricher leurs terres : le gouvernement les autorifa à faire de leurs propriétés l'ufage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces difpofitions la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Efpagne, à la Norwège, à la Suède & à la Ruffie, 10,000,000 liv. pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées : ce tribut diminua, & devoit diminuer encore. Le minerai eft fi abondant en Amérique, fi facile à tirer de la fuperficie de

la terre, que les Anglais ne désespéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même les avantages qu'elle se promettoit de tant d'objets utiles à sa navigation; mais il lui suffisoit que ses colonies la tirassent de la dépendance où les puissances du nord de l'Europe pouvoient, en rigueur, la tenir pour la facilité; pour la multiplication de ses armemens: rien à ses yeux n'étoit plus capable de suspendre son essor naturel vers l'empire des mers, qui seul devoit lui assurer l'empire du Nouveau-Monde.

XXXI. Peut-on espérer que le vin & la soie réussiront dans l'Amérique septentrionale?

Après s'en être applani le chemin par la création d'une marine libre, indépendante & supérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette espèce de conquête qu'elle avoit faite en Amérique, encore plus par son industrie que par ses armes. A mesure que par une pente naturelle les établissemens s'étoient avancés du nord au sud, les entreprises & les projets s'étoient multipliés en raison du sol & du climat. Aux bois, aux grains, aux bestiaux qui

avoient été les productions premières, s'étoient joints successivement le riz, le tabac, l'indigo d'autres richesses. Les Anglais qui n'avoient point de vin en Europe, résolurent de le demander aussi au nouvel hémisphère.

On trouve sur le continent septentrional de l'Amérique une quantité prodigieuse de seps sauvages, qui produisent des raisins, dont la couleur, la grosseur & la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût âcre & désagréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée, & l'on appela des vignerons français dans un pays où ses impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver : le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans ; les saisons étoient trop inconstantes ; les insectes trop multipliés autour des forêts, pour laisser éclore & prospérer une culture si chère à la nation anglaise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourni-

ront une boiſſon dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, & dont l'uſage fait les délices de tant d'autres : mais cet événement n'arrivera qu'après des ſiècles & des eſſais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin ſera précédée par celle de la ſoie, ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbre élaborées dans ſon ſein.

Cette riche matière coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-conſidérable. On réſolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de ſon climat & l'abondance de ſes mûriers, ſembloit favorable à cette production. Des eſſais que haſarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit oſé l'eſpérer. Cependant les progrès de cette branche d'induſtrie reſtèrent au-deſſous d'une ſi riante promeſſe : on en rejeta la faute ſur les habitans, qui n'achetant que des nègres, dont ils tiroient une utilité prompte & ſûre, négligèrent d'avoir des négreſſes qu'on auroit pu deſtiner avec leurs enfans à élever des vers à ſoie, occupation convenable à la foibleſſe du ſexe & de l'âge les plus délicats ; mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémiſphère dans un pays inculte & ſauvage, don-

neroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin : c'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élèvent aux arts de luxe; & les arts de luxe nourrissent le commerce, enfant de l'industrie & père de la richesse. En 1769, le parlement jugea cette époque enfin arrivée : il arrêta que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les sept années suivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant sept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plantes, ne devoit tarder à suivre. La nation pensoit que l'Europe & l'Asie avoient peu de productions qui ne pussent être naturalisées avec plus ou moins de succès dans quelqu'une des vastes contrées de l'Amérique septentrionale. Il n'y falloit que des hommes, & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

XXXII. De quelles espèces

Ce furent les Anglais qui, persécutés dans leur île pour leurs opinions civiles & religieuses, abor-

dèrent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

d'hommes se sont peuplées les provinces de l'Amérique septentrionale.

Il étoit difficile que cette première émigration eût des suites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne sont tellement attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'industrie : ainsi le rétablissement de la tranquillité publique dans la métropole devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs, les Anglais, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guère propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités, il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les misères, les privations, les calamités inséparables des nouvelles plantatio

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes,

de s'enrichir de leurs productions; mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureusement pour cette nation, l'intolérance & le despotisme qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe, poussèrent de nombreuses victimes sur une plage inculte, qui, dans son abandon, sembloit offrir & demander en même temps du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en passant les mers, perdoient tout espoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur servant d'asyle, leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré: de toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que se proposoient les émigrans, c'étoit de se trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire britannique, après sept ans de domicile dans quelqu'une de ses colonies.

Tandis que la tyrannie & la persécution désoloient & desséchoient la population en Europe, l'Amérique anglaise se remplissoit de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe: c'est la plus nombreuse.

Les Européens qui parcourent & tourmentent

le globe depuis trois siècles, ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence, & presque par-tout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissemens anglais de l'Amérique septentrionale paroissoient avoir subi la loi commune. Leurs habitans étoient universellement jugés moins robustes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres, parce que le soin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature absorboit toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel, on en concluoit sa dégradation & son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste, il falloit qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné, à maîtriser la foudre; il falloit que les élèves de cet homme illustre, réunis en société, jettassent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles; il falloit que l'éloquence renouvelât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impressions fortes & rapides qu'elle avoit opérées dans les plus fières républiques de l'antiquité; il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y suf-

ſent ſolidement établis dans des écrits originaux, qui feront le charme & la conſolation des ſiècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à ſuivre ceux de raiſonnement & d'obſervation: bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ſes Homères, ſes Théocrites, ſes Sophocles; on n'y manque plus de ſecours, de maîtres, de modèles: l'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions on y voit plus de gens bien nés, plus de loiſir & de moyens pour ſuivre ſon talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'inſtitution même de la jeuneſſe eſt ſouvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raiſon.

Par un contraſte ſingulier avec l'ancien monde, où les arts ſont allés du midi vers le nord, on verra dans le nouveau le nord éclairer le midi. Juſqu'à nos jours, l'eſprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes occidentales: vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement, mais n'y réſiſtent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Preſque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils ſont bien loin de la carrière quand

nous touchons au terme : la gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique anglaise. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble dessein, & qu'elle cherche par des voies justes & louables une population digne de créer un monde nouveau : c'est ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une seconde classe de colons fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique, & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice : on s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impossibilité de subsister en Europe poussoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le nègre, le crime n'avoit plus qu'un pas à faire, c'étoit de vendre son compatriote sans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât : il l'a fait. Embarqués sans être en état de payer leur passage, ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui semble. Cette espèce d'esclavage est plus ou moins long ; mais il ne peut jamais

durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans, leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité, qui est fixée à vingt-un ans pour les garçons ; & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit servir une semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, & six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur, peut le vendre à qui bon lui semble ; mais ce n'est que pour le temps de son premier engagement : du reste, ce service n'a rien d'ignominieux, & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tache de la vente & de l'achat. A l'expiration de sa servitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement, il reçoit du maître qu'il a servi, ou des instrumens de labourage, ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant de quelque apparence de justice que l'on colore cette espèce de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des

brigands, sortis des marais de la Hollande, se répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples, séduits par des promesses si magnifiques, suivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négocians d'Amsterdam ou de Rotterdam : ceux-ci soudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues, sans le savoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices, mais un but moins honnête & peut-être plus inhumain : car qui sait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui survivent à leurs espérances! L'illusion se perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de supprimer les lettres qui pourroient dévoiler un mystère d'imposture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernemens qui fait adopter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à la perspective d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner: on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances : on les emprisonne, on les garotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle; on aime mieux l'étouffer dans son berceau que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable : on ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos lois : peuples, où sont vos droits?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puissances

ont

ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ? Depuis deux siècles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux, dans les ténèbres du cabinet, cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts; chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieusement imaginé; les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des lois & des mœurs : tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées; humiliés & défaits, ils commandoient par la misère à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne se liguoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude: soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité l'agrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte: s'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit

au-dedans dureté, vexation : ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractère des nations, comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissez tous, plus ou moins sourdement de votre condition : ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évasion & de l'émigration ; on vous l'a fermée.

Des princes sont convenus entre eux de se rendre, non-seulement les déserteurs, qui, la plupart enrôles par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper, non-seulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part, mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie : ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances, ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de

naître ; il n'eſt plus d'aſyle pour vous que ſous terre : vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpèce, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes ; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un atelier pour enrichir un entrepreneur privilégié ; vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain, n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent emprisonnés : errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir, vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot ; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves : vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui oſez penſer & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité : applaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite ; vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares où la condition réciproque entre les princes de ſe rendre les

transfuges, vient d'être ſcellée par un traité; ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer :

VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAL OGNI SPERANZA.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi! ne reſte-t-il pas un aſyle même au-delà des mers? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas ſon ſein aux malheureux qui préféreront volontairement ſa liberté au joug inſupportable de leur patrie? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme une autre claſſe de ſa population?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, les provinces ſeptentrionales ont eu recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux îles: les lois les protégent plus efficacement, & il eſt très-

tare qu'ils ſoient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une ſervitude éternelle ? Des ſectaires humains, des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont ſouvent voulu rendre à leurs eſclaves la liberté que rien ne peut remplacer ; mais ils ont été longtemps retenus par une loi qui ordonnoit d'aſſigner aux affranchis un revenu ſuffiſant pour leur ſubſiſtance.

Diſons plutôt, l'habitude commode d'être ſervi par des eſclaves ; ce penchant à la domination, juſtifié par les douceurs dont on prétend alléger leur ſervitude ; l'opinion où l'on ſe plaît à reſter, qu'ils ne ſe plaignent pas d'une condition que le temps a changée pour eux en nature : ce ſont là les ſophiſmes de l'amour-propre pour appaiſer les cris de la conſcience. La plupart des hommes ne ſont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal ; mais parmi ceux mêmes que la nature ſemble avoir formé juſtes & bons, il en eſt peu qui aient aſſez de déſintéreſſement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque ſacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment

un exemple qui doit faire époque dans l'hiſtoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces aſſemblées où tout fidèle qui ſe croit mûr par l'impulſion de l'Eſprit-Saint, a droit de parler, un de ces frères (celui-là ſans doute étoit inſpiré) s'eſt levé & a dit : « Juſques à quand aurons-nous » deux conſciences, deux meſures, deux balan- » ces : l'une en notre faveur, l'autre à la ruine » du prochain ; toutes deux également fauſſes ? » Eſt-ce à nous, mes frères, de nous plaindre » en ce moment que le parlement d'Angleterre » veut nous aſſervir, nous impoſer le joug du » ſujet, ſans nous laiſſer le droit du citoyen ; » tandis que depuis un ſiècle nous faiſons tran- » quillement l'œuvre de la tyrannie, en tenant » dans les fers du plus dur eſclavage des hommes » qui ſont nos égaux & nos frères ? Que nous » ont fait ces malheureux que la nature avoit » ſéparés de nous par des barrières ſi redoutables, » & que notre avarice eſt allé chercher au travers » des naufrages, juſques dans leurs ſables brû- » lans, ou leurs ſombres forêts, au milieu des » tigres ? Quel étoit leur crime pour être arrachés » d'une terre qni les nourriſſoit ſans travail, & » tranſplantés par nous ſur une terre où ils meu- » rent dans les labeurs de la ſervitude ? Quelle

» famille as-tu donc créée, Père céleste, où les
» aînés, après avoir ravi les biens de leurs frères,
» veulent encore les forcer, la verge à la main,
» d'engraisser du sang de leurs veines, de la sueur
» de leur front, ce même héritage dont on les
» a dépouillés? Race déplorable, que nous abru-
» tissons pour la tyranniser; en qui nous étouffons
» toutes les facultés de l'ame pour accabler ses
» bras & son corps de fardeaux; en qui nous
» effaçons l'image de la divinité, & l'empreinte
» de l'humanité! race mutilée & deshonorée
» dans les facultés de son esprit & de son corps,
» dans toute son existence: & nous sommes
» chrétiens, & nous sommes Anglais! Peuple
» favorisé du ciel, & respecté sur les mers;
» quoi, tu veux être libre & tyran tout-à-la-
» fois! Non, mes frères, il est temps de nous
» accorder avec nous-mêmes: affranchissons ces
» misérables victimes de notre orgueil; rendons
» aux nègres la liberté que l'homme ne doit
» jamais ôter à l'homme. Puissent, à notre exem-
» ple, toutes les sociétés chrétiennes réparer une
» injustice cimentée par deux siècles de crimes
» & de brigandages! Puissent enfin des hommes
» trop long-temps avilis, élever au ciel des bras
» libres de chaînes, & des yeux baignés des

» pleurs de la reconnoiſſance ! Hélas ! ces malheu-
» reux n'ont connu juſqu'ici que les larmes du
» déſeſpoir ».

Ce diſcours réveilla les remords, & le petit nombre d'eſclaves qui appartenoient aux Quakers furent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fût pas rompue par les autres colons de l'Amérique ſeptentrionale, du moins la Penſylvanie, la Nouvelle Jerſey & la Virginie demandèrent-elles avec inſtance que cet infame trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaſte continent paroiſſoient diſpoſées à ſuivre cet exemple ; mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ſes délégués, de rejeter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations, qui ſont auſſi barbares par les liens du vice, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal & militaire a mis tout ſous le joug, même les opinions ; quand l'homme impoſteur a perſuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eſt plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas ſur les peuples de la zone torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la

législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé, a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians au cri de la nature, de la raison & de la vertu.

XXXIII. A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique septentrionale?

L'Amérique septentrionale compte environ quatre cent mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cents mille, si les calculs du Congrès ne sont pas exagérés : les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources : la première, est cette foule d'Irlandais, de Juifs, de Français, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication, est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité sensible.

Le peuple, dit ce philosophe, s'accroît partout, en raison du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on

trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès mêmes, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans, les domestiques n'en ont point, & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, sur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vide des cités, laisse un peu plus de place à la population: mais comme toutes les terres sont occupées & mises à peu près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de celui qui possède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance & les facultés de se

reproduire par les mariages : tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrein, vaste & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve en peu de temps un espace, qui, pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-temps sa postérité. Ainsi les habitans du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique ; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémisphère. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux siècles, l'Amérique septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est pas aisé de prévoir, n'en ralentissent les progrès naturels.

XXXIV. Quelles sont, dans l'Amérique septentrionale, les mœurs actuelles ?

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plutôt formés que les européens ; mais ils vivent aussi moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du

gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement, qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités : il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aisance ; comme la sécurité qui naît de la propriété ; comme l'espérance & la facilité communes d'augmenter ses possessions ; comme l'indépen-

dance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe, qui traîne la misère à sa suite; au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le desir de se plaire mutuellement; desir plus satisfaisant, sans doute, que la secrète envie de nuire, qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & des conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité; on y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine; on n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouissances recherchées, dont l'apprêt & les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amènent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté; mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans,

l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux, pour qui sait le goûter & mépriser les autres amours. C'est là le spectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique septentrionale : c'est dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'est dans les forêts mêmes du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la première fois : l'innocence & la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique anglaise, c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparses, des familles des diverses contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le hasard ou leur choix les ait fixés, conservent avec une prédilection indestructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des églises séparées les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les sentimens, ils couvent des germes de dissention, qui peuvent un jour causer la ruine & le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doive prévenir ce désastre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXXV. Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique septentrionale.

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces constitutions bizarres de l'Europe, qui sont un mélange insensé de lois sacrées & profanes. L'Amérique anglaise fut assez sage ou assez heureuse, pour ne pas admettre une puissance ecclésiastique. Habité dès l'origine par des presbytériens, elle rejeta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, ressortissent d'un tribunal sacerdotal, furent portées devant le magistrat ou dans les assemblées nationales. Les efforts que firent les anglicans pour établir leur hiérarchie, échouèrent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole : cependant, ils participèrent à l'administration, ainsi que les autres sectes. Les seuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils se refusoient aux sermens que paroissoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges ; mais sous d'autres points de vue il n'étoit pas si bien combiné.

La politique ressemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeunesse : l'une & l'autre tendent à former des hommes ; elles doivent, à bien des égards, se ressembler par les moyens. Les peuples sauvages, quand ils se sont réunis en

société, veulent, ainsi que les enfans, être ménés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événemens & des rapports qu'amène l'état d'une société naissante; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité jusqu'à l'âge des lumières : aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisières & la verge du despotisme, jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, semblables aux adolescens plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur première institution, dès qu'ils sentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé ne doit rien entreprendre sans consulter son père : un prince, au contraire, ne doit rien établir sans consulter son peuple. Il y a plus : le fils, dans les résolutions où il prend conseil de son père, souvent ne hasarde que son propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il statue. L'opinion publique chez une nation qui pense & qui parle, est la

règle

règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter sans des raisons publiques, ni la contrarier sans l'avoir désabusée. C'est d'après cette opinion que le gouvernement doit modifier toutes ses formes. L'opinion, comme on le fait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumières : ainsi tel prince pourra faire, sans trouver la moindre résistance, un acte d'autorité que son successeur ne renouvelleroit pas sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le second l'aura blessée ouvertement un siècle plus tard. L'un aura fait, pour ainsi dire, à l'insu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence par les succès heureux de son gouvernement : l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion, & l'opinion générale est la règle du gouvernement : c'est parce qu'elle est la reine du monde, que les rois sont les maîtres des hommes ; les gouvernemens doivent donc s'améliorer & se perfectionner comme les opinions. Mais quelle est la règle des opinions chez les peuples éclairés ? L'intérêt permanent de la so-

ciété, le salut & l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événemens & des situations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement suivent ces différentes modifications : de là toutes les formes de gouvernement que les Anglais, libres & penseurs, ont établies dans l'Amérique septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, de la Nouvelle-Jersey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, est nommé royal, parce que le roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse, comme dans la métropole ; un conseil choisi, approuvé par la cour, établi pour soutenir les prérogatives de la couronne, y représente la chambre des pairs, & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays, qui sont ses membres ; un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les assemblées ; donne ou refuse le consentement à leurs délibérations, qui reçoivent de son approbation force de loi, jusqu'à ce que le monarque auquel on les envoie les ait rejetées.

La seconde espèce de gouvernement qui règne

dans les colonies, eſt connue ſous le nom de gouvernement propriétaire. Lorſque la nation anglaiſe s'établit dans ces régions éloignées, un courtiſan avide, actif, accrédité, obtenoit ſans peine, dans des déſerts auſſi grands que des royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puiſſant le droit de règner ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu : telle fut la première origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Penſylvanie ſont reſtés ſeuls aſſervis à cette forme ſingulière, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement : encore le Maryland ne diffère-t-il des autres provinces voiſines, qu'en ce qu'il reçoit ſon gouverneur de la maiſon de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Penſylvanie même, le gouverneur nommé par la maiſon propriétaire, & confirmé par la couronne, n'eſt point appuyé d'un conſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troiſième régime, que les Anglais appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la conſtitution. Après avoir été celui de

toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre; il ne subsiste plus que dans Connecticut & dans Rhode-Island : on peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les lois qu'ils jugent à propos, sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque, sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin, la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne; on a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue : sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernemens n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & régulière; c'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du temps & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions : ce n'est pas à des hommes jetés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute légiſlation doit aſpirer, par ſa nature, au bonheur d'une ſociété : ſes moyens d'atteindre à ce but unique & ſublime dépendent tous de ſes facultés phyſiques. Le climat, c'eſt-à-dire, le ciel & le ſol, eſt la première règle du légiſlateur ; ſes reſſources lui dictent ſes devoirs : c'eſt d'abord ſa poſition locale qu'il doit conſulter. Une peuplade jetée ſur une côte maritime, aura des lois plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitans qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle eſt portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un légiſlateur doit prévoir & leur genre & leur degré de fécondité, les relations que la colonie aura, ſoit au-dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt ſur-tout dans la diſtribution de la propriété, qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille ; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les

mettre en valeur ; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues dont la colonie peut avec le temps s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naissante, est la subsistance & la population ; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux sources. Eviter les sujets de guerre, soit offensive ou défensive ; tourner d'abord son industrie vers les objets les plus productifs ; ne former autour de soi que les relations indispensables & proportionnées avec la consistance que donnent à la colonie, & le nombre de ses habitans, & la nature de ses ressources ; introduire sur-tout un esprit particulier & local chez une nation qui s'établit, esprit d'union au-dedans & de paix au-dehors ; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable ; & subordonner toutes les lois du moment à la loi constante, qui seule doit opérer la multiplication & la stabilité : ce n'est encore que l'ébauche d'une législation.

Elle formera la morale sur le physique du climat ; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages, qui dépendent de la facilité des subsistances. La sainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion. Dans une île sauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'au-

roit qu'à laiſſer éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinées avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habitudes nuiſibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne ſe tranſmettent? Que l'on veille à la ſeconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un légiſlateur ne devroit jamais fonder une colonie, ſans y envoyer d'avance des hommes ſages pour l'inſtitution de la jeuneſſe, c'eſt-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs; car il s'agit moins d'enſeigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu que l'on sème dans l'enfance des générations déja viciées, ſont étouffés dans l'adoleſcence & la jeuneſſe par le débordement & la contagion des vices, qui ſont paſſés en mœurs dans la ſociété.

Les jeunes gens les mieux élevés ne peuvent entrer dans le monde ſans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carrière, ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions, une conduite entièrement oppoſée à leurs principes, des exemples & des diſcours qui déconcertent & combattent leurs réſolutions.

Mais dans une colonie naiſſante, l'influence de la première génération peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu par le travail; les beſoins de la vie écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir; les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ſes mains inſpireront à ſon ame un plan de ſociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière vague & ſujette à l'inſtabilité des hypothèſes, qui varient & ſe compliquent avec une infinité

de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais les premiers fondemens d'un ſociété cultivatrice ou commerçante, eſt la propriété : c'eſt là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables : les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves forment deux claſſes de citoyens malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions : par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais; par tout le pauvre voudra mettre ſon travail à haut prix, & le riche fera toujours la loi dans ce marché trop inégal : de là vient le ſyſtême des contre-forces établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme ſacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer ſa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été preſque toujours mal aſſiſes, parce qu'elles n'étoient qu'un foible remède du mal originel de la ſociété. C'eſt donc à la répartition des terres qu'un légiſlateur donnera la plus

grande attention : plus cette distribution sera sagement économisée, plus les lois civiles, qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies anglaises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup l'usage, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les lois qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les lois qui modifient, diminuent, abrogent ou mitigent ces droits féodaux. De là tant de lois d'exception, pour une loi de principe ; tant de lois interprétatives, pour une loi fondamentale ; tant de lois nouvelles, qui combattent avec les lois anciennes : aussi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des lois civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée ont souvent élevé la voix contre ce désordre : ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les change-

mens qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont grossi ce fatras obscur par toutes les nouvelles lois que le changement de lieux, de temps & de mœurs y devoit ajouter. De ce mélange a résulté un chaos le plus difficile à débrouiller, un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussitôt est née une multitude de jurisconsultes, qui sont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquises en très-peu de temps, ont mis sous le joug de leur rapacité la classe précieuse des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui sont les plus indispensables dans toute société, mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane, qui s'est attaché aux branches pour s'emparer des fruits, est venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

A la naissance des colonies, les espèces y avoient la même valeur que dans la métropole: XXXVI. Monnoies qui ont eu

Cours dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.

leur rareté les fit bientôt hausser d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des espèces qui venoient des colonies espagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire passer en Angleterre, pour y payer les marchandises dont on avoit besoin : c'étoit un gouffre qui tarissoit la circulation dans les colonies ; il falloit pourtant un moyen d'échange : à l'exception de la Virginie, toutes les provinces le cherchèrent dans la création d'un papier-monnoie.

L'usage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord assez modéré : mais les brouilleries avec les sauvages se multiplièrent ; mais on eut des guerres contre le Canada ; mais des esprits ardens formèrent des projets compliqués & vastes ; mais le trésor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette ressource fut poussée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement il fut créé, dans les premiers temps, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes : de nouveaux besoins occasionnèrent de nouvelles dettes ; les engagemens furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensylvanie seule, les billets d'état conservèrent sans interruption leur valeur entière. Leur répu-

tation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite : mais dans les deux Carolines, & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particulièrement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouvèrent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachuset, qui avoit pris l'Ile-Royale sur la France, reçut de la métropole, en dédommagement, 4,050,000 livres. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte, & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Ce parlement, qui voyoit les désordres, fit quelques efforts pour y remédier : jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été sans doute de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII. Règles auxquelles on avoit assujéti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique septentrionale.

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique septentrionale se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures

groſſières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation : elle fut déférée au parlement, où on la diſcuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes aſſez courageux pour défendre la cauſe des colons : ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce ſeroit une tyrannie que de les obliger à perdre dans l'inaction le temps que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chaſſe ne fourniſſant pas à toute l'étendue de leurs beſoins, c'étoit les réduire à la misère, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'induſtrie; enfin, que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naiſſant, qu'à en diminuer ou en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient ſonger à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit ſans réplique : on s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des reſtrictions qui laiſſoient percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la juſtice. Toute communication, à cet égard, fut ſévèrement interdite entre les provinces : on leur défendit, ſous les peines les plus graves, de verſer de l'une dans l'autre aucune

eſpèce de laine, ſoit en nature, ſoit fabriquée; cependant quelques manufactures de chapeaux osèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appeloit un déſordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, ſi petit & ſi cruel, des règlemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après ſept ans d'apprentiſſage; un maître ne put avoir plus de deux apprentis à-la-fois, ni employer aucun eſclave dans ſon atelier.

Les mines de fer, qui ſemblent mettre ſous la main des hommes le ſceau de leur indépendance, furent ſoumiſes à des reſtrictions plus ſévères encore: il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuſes dans la métropole. Sans creuſets pour le fondre, ſans machines pour le tourner, ſans marteaux & ſans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique ſeptentrionale: les vaiſſeaux anglais eux-mêmes n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe, ne pouvoient

rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole : on n'exceptoit de cette proscription que les vins de Madère, des Açores ou des Canaries, & les sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre : des considérations puissantes engagèrent le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au sud du cap Finistère, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches & du bois de charpente : toutes leurs autres productions étoient réservées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le sénat, qui représente toute la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination britannique : c'est par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque entre les parties éparses d'un empire immense. Une puissance, en effet, devoit statuer, en dernier ressort, sur les relations qui pouvoient nuire ou servir au bien général de la société toute entière.

Le

Le parlement étoit le ſeul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important; mais il devoit l'exercer à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maxime eſt inviolable, ſur-tout dans un Etat où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre, lorſqu'on obligea les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être conſommées; lorſqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandiſes, même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuſe & ſtérile contrainte chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, arrêta néceſſairement leur activité, & diminua par conſéquent leur aiſance; & c'eſt pour enrichir quelques marchands ou quelques commiſſionnaires de la métropole, qu'on ſacrifia les droits & les intérêts des colonies. Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit conſommer, qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandiſes qui ſortoient de ſes

fabriques : jusque-là, toute soumission étoit reconnoissance ; au-delà, toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La transgression est le premier effet des lois injustes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expresses de la loi ; en vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas ; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête en le frustrant de son gain légitime ; en vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir : la voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, prévalut sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscal. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le nord de l'Amérique anglaise, montèrent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou seulement restreinte à de justes bornes, auroit arrêté les liaisons prohibées dont on se plaignoit si fortement : alors les colonies seroient arrivées à un état d'aisance qui leur eût permis de se libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient

contractée envers la métropole ; alors elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandises, somme à laquelle leurs demandes s'étoient élevées, aux époques les plus prospères : mais, au lieu de voir adoucir leur sort, comme ils ne cessoient de le demander, ces grands établissemens se virent menacés d'une imposition.

L'Angleterre sortoit d'une longue & sanglante guerre, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où une domination déja trop vaste s'étoit accrue d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet état pouvoit en imposer au-dehors ; mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ses acquisitions & de ses triomphes. Ecrasée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 de livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 l., elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 de livres qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une consistance assurée.

XXXVIII. Etat de détresse où se trouve l'Angleterre en 1763.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un temps de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres : le contrôle des actes pesoit sur tous

les biens fonds; le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer: tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jeté sur la drêche, sur le cidre, sur la bière, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la sortie; les matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négocians se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence; les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-dessus de cinquante-six millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'Etat étoient forcés; les muscles du corps politique éprouvant à-la-fois une tension violente, étoient en quelque manière sortis de leur place: c'étoit un moment de crise; il falloit laisser respirer les peuples: on ne pouvoit pas les

soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent, soit pour contenir la maison de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole : cette vue étoit sage & juste.

XXXIX. L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.

Les membres d'une confédération doivent tous contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche; mais il y a d'abord l'intérêt de son repos, & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale qu'il est appelé à partager par son industrie : point de principe social plus évident, & cependant point de faute politique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernemens ?

Du vice de la puissance législative, qui exagère

l'entretien de la force publique & usurpe pour ses fantaisies une partie des fonds destinés à cet entretien : l'or du commerçant, du laboureur, la subsistance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'Etat, prostitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont grossir le faste d'une troupe d'hommes qui flattent, haïssent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le scandale & la honte de ses plaisirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, ressource de l'oisiveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il est vrai, se donne aux besoins publics; mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être, souffre dans l'impôt une distribution injuste, une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus : alors tout sentiment patriotique s'éteint; il s'établit une guerre entre le [illegible] & les sujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'Etat ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invasion.

Tout ce que la ruse peut dérober à la force paroît un gain légitime, & les sujets corrompus par le gouvernement usent de représailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils sont eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc, insatiable & ardent, moins satisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuse, poursuit avec cent mains ce qu'une seule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puissance à celle de l'intérêt : les vexations se multiplient; elles se nomment châtiment & justice; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichissent. Heureux le souverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à son peuple un compte fidèle de l'emploi des sommes qu'il en exigeroit; mais ce souverain n'a point encore paru & sans doute il ne se montrera pas : cependant la dette du protégé envers l'Etat qui le protége n'en est pas moins nécessaire & sacrée, & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple, & jamais le ministère britannique n'avoit eu recours à elles, sans en obtenir les secours qu'il sollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puiſque la conceſſion étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mère-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres diſpendieuſes & cruelles; des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité; elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, malheureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple; les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiècles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du Nouveau - Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop accoutumés peut-être à mépriſer les hommes : ils les regardent trop comme des eſclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le ſont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne ſe redreſſent avec

fureur. N'oubliez pas que le levier de la puiſſance n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent n'eſt réellement que la force de ceux qui ſe laiſſent gouverner. N'avertiſſez pas les peuples diſtraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux juſqu'à des vérités trop redoutables pour vous; & quand ils obéiſſent, ne les faites pas ſouvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible ſera venu; dès qu'ils auront penſé qu'ils ne ſont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs ſont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu ſe rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet uſage nous déplaît*; point de milieu, il vous faudra, par une alternative inébranlable, ou ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité, déſormais déteſtée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choiſir de la part des peuples que l'inſolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une adminiſtration ſage eſt donc de ménager les opinions dominantes dans un pays; car les opinions ſont la propriété la plus chère des peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler ſans doute à

les rectifier par les lumières, à les changer par la persuasion, si elles diminuent les forces de l'Etat; mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité, & il n'y en eut jamais pour rejeter le systéme adopté par l'Amérique septentrionale.

En effet, soit que les diverses contrées de ce Nouveau-Monde fussent autorisées, comme elles le souhaitoient, à envoyer des représentans au parlement pour y délibérer avec leurs concitoyens sur les besoins de tout l'empire britannique, soit qu'elles continuassent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude, & ces provinces se seroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le second, le ministère, disposant des dignités, des emplois, des pensions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de résistance à ses volontés dans cet autre hémisphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes consacrées en Amérique avoient une autre base que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus solidement encore sur le droit

qu'à tout citoyen anglais de ne pouvoir être taxé que de son aveu ou de celui de ses représentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puisqu'il est fondé sur le code éternel de la raison, remontoit par son origine jusqu'au règne d'Edouard I. Depuis cette époque l'Anglais ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbécilles, dans des momens de servitude comme dans des temps d'anarchie, il le réclama sans cesse. On vit l'Anglais, sous les Tudors, abandonner ses droits les plus précieux & livrer sa tête sans défense à la hache des tyrans; mais jamais renoncer au droit de s'imposer lui-même. C'est pour le défendre qu'il répandit des flots de sang, qu'il détrôna ou punit ses rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut solemnellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chassoit un roi despote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau souverain qu'elle venoit de choisir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus sacrée sans doute que tant de droits imaginaires que la superstition voulut sanctifier dans des tyrans, fut à-la-fois pour l'Angleterre, & l'instrument & le rempart de sa liberté. Elle pensoit, elle sentoit que c'étoit la

seule digue qui pût à jamais arrêter le despotisme; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilége, le condamne à l'oppression; que les fonds levés en apparence pour sa sureté, servent tôt ou tard à sa ruine. L'Anglais, en fondant ses colonies, avoit porté ces principes au-delà des mers, & les mêmes idées s'étoient transmises à ses enfans.

Ah! si dans ces contrées, même de l'Europe, où l'esclavage semble depuis long-temps s'être assis au milieu des vices, des richesses & des arts, où le despotisme des armées soutient le despotisme des cours, où l'homme, enchaîné dès son berceau, garotté des doubles liens & de la superstition & de la politique, n'a jamais respiré l'air de la liberté; si dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au sort des Etats, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution, combien plus les Anglais, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères: ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense,

libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, au bord de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude, ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs, ces peuples, livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet état sur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

XL. L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le ministère britannique ignorât ces dispositions, soit qu'il espérât que ses délégués réussiroient à les changer, il saisit le moment d'une paix glorieuse pour exiger une contribution forcée de ses colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuse ou malheureuse sert toujours de prétexte aux usurpations des gouvernemens, comme si les chefs des nations belligé-

rantes s'y proposoient moins de vaincre leurs ennemis que d'asservir leurs sujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux tout titre qui n'auroit pas été écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc.

Les provinces anglaises du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppresseur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foiblesse, sont les plus ardentes à faire le sacrifice de ce qui servoit à leur parure; & les hommes, animés par cet exemple, renoncent de leur côté à d'autres jouissances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue pour se former à l'industrie dans des ateliers; & la laine, le lin, le coton, grossièrement travaillés, sont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette espèce de conspiration étonne le gouvernement; les clameurs des négocians, dont les marchandises sont sans débouché, augmentent son inquiétude; les ennemis du ministère appuient ces

mécontentemens, & l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres temps auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes : ce subterfuge paroît une dérision à des hommes qui, purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étrangères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit dans l'ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut soit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la

chose, & que leur liberté ne seroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repoussée avec succès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper, & ils ne veulent pas l'être : ces sophismes politiques leur paroissent ce qu'ils sont, le masque de la tyrannie.

Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser : la plupart ne se sont jamais avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne; elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est principalement dans les Etats où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire : l'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un seul objet; il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader : cette disposition servile de l'ame s'étend à tout; elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse, & baisant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses lois comme ses dogmes. De même qu'une seule extravagance dans les opinions religieuses suffit pour en faire adopter sans nombre à des esprits une

fois

fois déçus, une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus croit le moins, qui peut le plus peut le moins : c'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les absurdités en matière de culte & de politique se sont introduites dans le monde pour écraser les hommes : aussi le premier signal de la liberté chez les nations, les a portés à secouer ces deux jougs à-la-fois ; & l'époque où l'esprit humain commença à discuter les abus de l'église & du clergé, est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples, & où le courage essaya de poser les premières bornes au despotisme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies anglaises en avoient fait un peuple différent des autres peuples : on y savoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme ; & le ministère britannique la violant, il falloit nécessairement qu'un peuple tout composé de citoyens se soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent sans qu'aucune des taxes qui blessoient si vivement les Américains, fût perçue : c'étoit quelque chose ; mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives : ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné, & cette satisfaction leur fut accordée

en 1770. On n'en excepta que le thé : encore cette réserve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la supériorité de la métropole sur ses colonies ; car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

XLI. Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses colonies. Mesures qu'elles prennent pour lui résister.

Le ministère, trompé par ses délégués, croyoit sans doute les dispositions changées dans le Nouveau-Monde, lorsqu'en 1773 il ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation est générale dans l'Amérique septentrionale. Dans quelques provinces on arrête des remercîmens pour les navigateurs qui avoient refusé de prendre sur leurs bords cette production ; dans d'autres, les négocians auxquels elle est adressée refusent de la recevoir : ici on déclare ennemi de la patrie quiconque osera la vendre ; là, on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solemnellement à l'usage de cette boisson : un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille, jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué à cinq ou six millions, & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulèvement : ses habitans détruisirent, dans le port

même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique; la moindre atteinte qu'on portoit à ses priviléges étoit repoussée sans ménagement : cette résistance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministère, qui avoit des vengeances à exercer, saisit trop vivement la circonstance d'un excès blâmable, & il demanda au parlement une punition sévère.

Les gens modérés souhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans sa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence : on jugea cette peine trop légère; & le 13 mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boston, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis persévéroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jeté

O 2

sur le principal port de la province : au pis aller ; les autres colonies, depuis long-temps jalouses de celles de Massachuset, l'abandonneroient avec indifférence à son triste sort, & recueilleroient le commerce immense que ses malheurs feroient refluer sur elles ; de cette manière seroit rompue l'union de ces divers établissemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de consistance, au gré de la métropole.

L'attente du ministère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impose quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faisoit que gronder au loin, se soumettent souvent lorsqu'il vient à fondre sur eux : c'est alors qu'ils pèsent les avantages & les désavantages de la résistance ; qu'ils mesurent leurs forces & celles de leurs oppresseurs ; qu'une terreur panique saisit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner ; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent ; que la division s'élève entre les esprits, & que la société se partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent sous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce sang avec une douce satisfaction ; mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déja corrompus : ce sont les

vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment; c'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables; c'eſt la vile ambition de commander qui prête ſes bras au deſpotiſme & conſent à être eſclave pour dominer, à livrer un peuple pour partager ſa dépouille, à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres; c'eſt ſurtout l'indifférente & froide perſonnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'eſt toujours le gouvernement qui la fait naître; c'eſt elle qui, par principe, ſacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un ſiècle & de la poſtérité à la jouiſſance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une ſociété opulente & voluptueuſe, d'une ſociété vieillie & parvenue à ſon dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis: l'exécution d'un bill qu'ils appeloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la réſolution de ſoutenir leurs droits avec plus d'accord & de conſtance.

A Boſton, les eſprits s'exaltent de plus en plus; le cri de la religion renforce celui de la liberté; les temples retentiſſent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit ſans doute

un ſpectacle intéreſſant pour la philoſophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la ſuperſtition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les priviléges d'une nation opprimée; & ſi l'on peut croire que la divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet; & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent, diſpoſés à s'enſevelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cauſe de Boſton; & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville in-

fortunée. Coupables à peu de chose près d'une réfiſtance ſi ſévèrement punie, elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eſt que différée, & que toute la grace dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la dernière ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulèvement général ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voit circuler dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre; les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques : des écrits pleins d'éloquence & de vigueur ſortent de toutes les preſſes.

« Les ſévérités du parlement britannique contre » Boſton, dit-on dans ces imprimés, doivent » faire trembler toutes les provinces américaines : » il ne leur reſte plus qu'à choiſir entre le fer, » le feu, les horreurs de la mort, & le joug » d'une obéiſſance lâche & ſervile. La voilà » enfin arrivée cette époque d'une révolution » importante, dont l'événement heureux ou funeſte » fixera à jamais les regrets ou l'admiration de » la poſtérité.

» Serons-nous libres, ſerons-nous eſclaves ?

» C'est de la solution de ce grand problême que
» va dépendre, pour le présent, le sort de trois
» millions d'hommes, & pour l'avenir la félicité
» ou la misère de leurs innombrables descendans.

» Réveillez-vous donc, ô Américains ! jamais
» la région que vous habitez ne fut couverte
» d'aussi sombres nuages. On vous appelle rebelles,
» parce que vous ne voulez être taxés que par
» vos représentans. Justifiez cette prétention par
» votre courage, ou scellez-en la perte de tout
» votre sang.

» Il n'est plus temps de délibérer. Lorsque la
» main de l'oppresseur travaille sans relâche à vous
» forger des chaînes, le silence seroit un crime
» & l'inaction une infamie. La conservation des
» droits de la république : voilà la loi suprême.
» Celui-là seroit le dernier des esclaves qui, dans
» le péril où se trouve la liberté de l'Amérique,
» ne feroit pas tous ses efforts pour la conserver ».

Cette disposition étoit commune : mais l'objet important, la chose difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il se formât un concert de volontés qui donnât aux résolutions de la dignité, de la force, de la consistance. C'est ce concert qui d'une multitude de parties éparses & toutes faciles à

brifer, compofe un tout dont on ne vient point à bout, fi l'on ne réuffit à le divifer ou par la force ou par la politique. La néceffité de ce grand enfemble fut faifie par les provinces de New-Hampsphire, de Maffachufet, de Rhode-Ifland, de Connecticut, de New-York, de New-Jerfey, des trois comtés de la Delaware, de Penfylvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles fe joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de feptembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec fes colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne font plus quelques particuliers qui oppofent une réfiftance opiniâtre à des maîtres impérieux : c'eft la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les réfolutions prifes de part & d'autres échauffent de plus en plus les efprits; l'animofité augmente; tout efpoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguife le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémifphère s'occupe de fa défenfe : les citoyens y deviennent foldats;

les matériaux de l'incendie s'amassent, & bientôt va se former l'embrâsement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boston, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions, assemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il dissipe sans beaucoup d'efforts, continue rapidement sa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il se voit assailli, dans un espace de quinze milles, par une multitude furieuse, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le sang anglais, tant de fois versé en Europe par des mains anglaises, arrose à son tour l'Amérique & la guerre civile est engagée.

Sur le même champ de bataille sont livrés, les mois suivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore sa cendre.

« Il n'est point mort, dit l'orateur, il ne mourra » pas cet excellent citoyen; sa mémoire sera éter- » nellement présente, éternellement chère à tous » les gens de bien, à tous ceux qui aimeront

» leur patrie. Dans le cours borné d'une vie de » trente-trois ans, il avoit déployé les talens de » l'homme d'état, les vertus d'un sénateur, l'ame » du héros.

» Vous tous qu'un même intérêt anime, ap- » prochez-vous du corps sanglant de Warren. » Lavez de vos pleurs ses blessures honorables; » mais ne vous arrêtez pas trop long-temps auprès » de ce cadavre inanimé : retournez dans vos » demeures pour y faire détester le crime de la » tyrannie. Qu'à cette peinture horrible, les » cheveux de vos enfans se dressent sur leurs têtes; » que leurs yeux s'enflamment; que leurs fronts » deviennent menaçans; que leurs bouches ex- » priment l'indignation : alors, alors, vous leur » donnerez des armes; & votre dernier vœu sera » qu'ils reviennent vainqueurs, ou qu'ils finissent » comme Warren ».

Les troubles qui agitoient Massachuset se répétoient dans les autres provinces. Les scènes n'y étoient pas, à la vérité, sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes britanniques : mais par tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement; partout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroif-

ſoient favorables à la cauſe de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les Français ſur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaſte région.

Tandis que de ſimples particuliers ou des diſtricts iſolés ſervent ſi utilement la cauſe commune, le congrès s'occupe du ſoin d'aſſembler une armée. Le commandement en eſt donné à George Waſington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Auſſitôt le nouveau général vole à Maſſachuſet, pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les misères, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776, avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſyle dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidelle à ſes anciens maîtres.

XLII. Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métro-

Ce ſuccès fut le premier pas de l'Amérique anglaiſe vers la révolution. On commença à la deſirer hautement : on répandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes nés, en

Europe & particulièrement en Angleterre, avoient été transplantés en Amérique par la philosophie. On se servoit contre la métropole de ses propres lumières, & l'on disoit :

pole, indépendamment de tout mécontentement.

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jeté comme au hasard sur ce globe; environné de tous les maux de la nature; obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître : l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son

ufage, contenu les fleuves, affervi les mers, affuré fa fubfiftance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le fervir, & repouffé les autres loin de fon empire, au fond des déferts ou des bois, où leur nombre diminue de fiècle en fiècle. Ce qu'un homme feul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enfemble ils confervent leur ouvrage. Telle eft l'origine, tels font l'avantage & le but de la fociété.

Le gouvernement doit fa naiffance à la néceffité de prévenir & de réprimer les injures que les affociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eft la fentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne foient troublés.

Ainfi la fociété eft née des befoins des hommes, le gouvernement eft né de leurs vices. La fociété tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La fociété eft la première, elle eft dans fon origine indépendante & libre; le gouvernement a été inftitué pour elle & n'eft que fon inftrument. C'eft à l'une à commander: c'eft à l'autre à la fervir. La fociété a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la confacrer toute entière à fon ufage. Enfin, la fociété eft effentiellement bonne; le gouverne-

ment, comme on le sait, peut être & n'est que trop souvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'est pas; que nous avions tous les mêmes droits : j'ignore ce que c'est que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle sanction ; que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources : cela n'est pas ; que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense : cela n'est pas ; & je ne sais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation, ce n'est pas de la détruire, c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ses enfans en marâtre ; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier, sur-tout si l'on remonte à un temps antérieur à toute législation, temps où l'on verra l'homme aussi passionné, aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les législa-

teurs se font-ils donc proposé ? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé par une sorte d'égalité artificielle, qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes ; mais ce glaive étoit idéal : il falloit une main, un être physique qui le tînt.

Qu'en est-il résulté ? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang : les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes espèces d'animaux subsistent aux dépens les unes des autres ; mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, qu'elles qu'aient été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque sanction qu'elles puissent avoir reçue, ou du serment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, sont-

elles,

elles obligatoires pour leurs descendans? Il n'en est rien; & il est impossible que vous Anglais, qui avez subi successivement tant de révolutions différentes dans votre constitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie; il est impossible que vous puissiez, sans vous accuser de rebellion & de parjure, penser autrement que moi.

Nous examinons les choses en philosophes; & l'on sait bien que ce ne sont pas nos spéculations qui amènent les troubles civils. Point de sujets plus patiens que nous. Je vais donc suivre mon objet, sans en redouter les suites. Si les peuples sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils sont malheureux, ce ne seront ni vos opinions, ni les miennes; ce sera l'impossibilité de souffrir davantage & plus long-temps qui les déterminera à la changer, mouvement salutaire que l'oppresseur appellera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choisit pour soi. On ne sauroit vouloir ni choisir pour un autre; & il seroit insensé de vouloir, de choisir pour celui qui n'est pas

encore né, pour celui qui eſt à des ſiècles de ſon exiſtence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la même liberté qu'eurent ſes ancêtres à l'adopter : ſur ce point, les ſociétés en ſont comme au premier moment de leur civiliſation. Sans quoi il y auroit un grand mal: que dis-je! le plus grand des maux feroit ſans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur ſans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'eſt nulle forme de gouvernement, dont la prérogative ſoit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui, créée hier ou il y a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée qu'elle ſoit, autoriſée à regarder l'état comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave : c'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un inſenſé, qui ſe dévoue à une misère éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfans, les enfans de ſes enfans, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler

pour lui lorsqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de stipuler pour ses neveux qui ne sont pas encore.

Toute autorité dans ce mônde, a commencé ou par le consentement des sujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement : rien ne prescrit pour la tynranie contre la liberté.

La vérité de ces principes est d'autant plus essentielle, que, par sa nature, toute puissance tend au despotisme, chez la nation même la plus ombrageuse, chez vous Anglais, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un With, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux insensés des paroles d'un grand sens : je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais souverain, ou du moins un mauvais ministre, avec aussi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ses droits, ni la juste idée, ni la pleine puissance qui convenoit à un peuple qui osoit se croire ou s'appeler libre; & cependant une administration, de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuse vous précipite impérieusement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos espèces circulantes est peu considérable; vous êtes accablés de papiers; vous en avez sous toutes sortes de dénominations; tout l'or de l'Europe, ramassé dans votre trésor, suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale; on ne sait par quel incroyable prestige cette monnoie fictive se soutient; l'événement le plus frivole peut du soir au matin la jeter dans le décri; il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite; les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination: & voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-même une guerre injuste, insensée, ruineuse! Que deviendriez-vous, lorsqu'une branche importante de votre commerce sera détruite, lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions, lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes, lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim, lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce ſont des rebelles.....* Des rebelles! & pourquoi? Parce qu'ils ne veulent pas être vos eſclaves. Un peuple ſoumis à la volonté d'un autre peuple qui peut diſpoſer à ſon gré de ſon gouvernement, de ſes lois, de ſon commerce; l'impoſer comme il lui plaît; limiter ſon induſtrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires eſt ſerf, oui il eſt ſerf; & ſa ſervitude eſt pire que celle qu'il ſubiroit ſous un tyran. On ſe délivre de l'oppreſſion d'un tyran ou par l'expulſion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chaſſe point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la ſuite eſt la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran eſt un monſtre à une ſeule tête, qu'on peut abattre d'un ſeul coup. La nation deſpote eſt une hydre à mille têtes, qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à-la-fois. Le crime de l'oppreſſion exercée par un tyran raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul : le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets...... Vos ſujets? pas plus que les habitans de la province de Galles ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aïeux ne peut obliger les deſcendans, & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre...... La vôtre! c'eſt ainſi que vous l'appelez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes? Le faites-vous? Mais il s'agit bien ici de conceſſions de chartes, qui accordent ce dont on n'eſt pas le maître, ce qu'en conſéquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommmes foibles & forcés par les circonſtauces de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appelés à un

pacte figné par leurs ancêtres ? Ou confeffez la vérité de ce principe, ou rappelez les defcendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaffer que nous n'ayons de nous féparer de vous, vous difent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?

Ce font des ingrats, nous fommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenfeurs; nous nous fommes endettés pour eux...... Dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenfe, c'eft comme vous auriez pris celle du fultan de Conftantinople, fi votre ambition ou votre intérêt l'euffent exigé. Mais ne fe font-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant exclufivement vos marchandifes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre; en s'affujettiffant aux prohibitions qui gênoient leur induftrie, aux reftrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas fecourus ? Ne fe font-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorfque vous leur avez adreffé vos demandes, comme il convient d'en ufer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus, fi ce n'eft lorfque leur appuyant la baïonnette fur la poitrine, vous leur avez dit :

vos tréſors ou la vie ; mourez ou ſoyez mes eſclaves. Quoi ! parce que vous avez été bienfaiſans, vous avez le droit d'être oppreſſeurs ? Quoi ! les nations auſſi ſe feront-elles de la reconnoiſſance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être, quoique ce ne ſoit point un devoir, peuvent dans les bienfaiteurs ſupporter des tyrans. Pour eux, il eſt beau, il eſt magnanime ſans doute de conſentir à être malheureux pour n'être point ingrats : mais la morale des nations eſt différente. Le bonheur public eſt la première loi, comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps eſt avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & juſtice aux individus qui les compoſent. Chaque enfant qui naît dans l'état, chaque nouveaux citoyen qui vient reſpirer l'air de la patrie qu'il s'eſt faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puiſſe jouir. Toute obligation qui ne peut ſe concilier avec celle-là eſt rompue : toute réclamation contraire eſt un attentat à ſes droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ſes ancêtres, s'il eſt deſtiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette uſuraire de bienfaits

qu'il n'a pas même éprouvés ? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & sa postérité, c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique, c'est trahir toutes les lois de la morale, en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des services réciproques : aucune exigea-t-elle en reconnoissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée ?

Notre honneur est engagé..... Dites celui de vos mauvais administrateurs, & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé ? Est ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître ? Celui qui revient au sentiment de la justice, a-t-il à rougir? Anglais, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes ? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre ; alors, subjugués par l'opulence, vos armes seroient devenues inutiles : mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

Mais plus tard ils seroient devenus plus nom-

breux...... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'asservissement d'un peuple que le temps affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le souvenir de vos atrocités sera récent ; & le fruit vous en sera ravi : alors, il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, si alors les Américains entreprenoient sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux : que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solide dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos constitutions..... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles..... C'est-à-dire que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentans, & ils n'en ont point ; vous avez des voix qui parlent pour vous, & personne ne

ſtipule pour eux. Si les voix ſont achetées & vendues, c'eſt une excellente raiſon pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous...... Ne l'êtes-vous pas d'eux?

Jamais ils ne pourront ſe ſoutenir ſans nous... Si cela eſt, demeurez tranquilles. La néceſſité vous les ramenera.

Et ſi nous ne pouvions ſubſiſter ſans eux....

Ce ſeroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'eſt un ſingulier expédient.

C'eſt pour leur intérêt, c'eſt pour leur bien que nous ſéviſſons contre eux, comme on ſévit contre des enfans inſenſés...... Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a conſtitués juges de ces deux objets qui les touchent de ſi près & qu'ils doivent connoître mieux que vous? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maiſon d'un autre, par la raiſon qu'il eſt lui homme de beaucoup de ſens, & que perſonne n'eſt plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez ſon voiſin, ne ſeroit-on pas en droit de le prier de ſe retirer & de ſe mêler de ſes propres affaires? Et ſi les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui ſous prétexte de régir voulût uſurper? S'il

ne cachoit fous le mafque de la bienveillance que des vues pleines d'injuftice, telles, par exemple, que de fe tirer de preffe aux dépens de fon concitoyen ?

Nous fommes la mère-patrie.... Quoi toujours les noms les plus faints pour fervir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! la mère-patrie ! rempliffez-en donc les devoirs; au refte, la colonie eft formée de différentes nations, entre lefquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuferont ce titre, & toutes vous diront à-la-fois : il y a un temps où l'autorité des pères & des mères fur leurs enfans ceffe, & ce temps eft celui où les enfans peuvent fe pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir fous une tutelle qui n'auroit pas de fin. Si du moins cette tutelle ne fe changeoit pas pour nous en une contrainte infupportable; fi notre avantage n'étoit pas fans ceffe facrifié au vôtre; fi nous n'avions pas à fouffrir une foule d'oppreffions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez; fi la plupart en arrivant dans nos climats ne nous apportoient pas des caractères avilis,

des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des lois, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie; mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets, ou plutôt vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère? est-ce une patrie? Ah, dans les forêts, qui nous environnent, la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seroient plus heureux que nous... Et pourquoi non? Si vous êtes corrompus, faut-ils qu'ils se corrompent? si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent? s'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puis-

ſance, à votre ſouverain? pourquoi ne le rendriez-vous pas leur deſpote, comme vous l'avez déclaré par un acte ſolemnel deſpote du Canada? Faudroit-il alors qu'ils ratifiaſſent cette extravagante conceſſion? & quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéiſſent au ſouverain que vous leur auriez donné, & qu'ils priſſent les armes contre vous s'il l'ordonnoit? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif; on n'y ſauroit publier une loi ſans ſon conſentement : ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux? ſeroit-ce pour l'en dépouiller un jour les armes à la main, comme il vous arrivera, ſi votre gouvernement ſe perfectionne? quel avantage trouvez-vous à les aſſujettir à une conſtitution vicieuſe?

Vicieuſe ou non, cette conſtitution nous l'avons, & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom anglais; ſans quoi chacune de nos provinces ſe gouvernant à ſa manière, ayant ſes lois & prétendant à l'indépendance, nous ceſſons de former un corps national, & nous ne ſommes plus qu'un amas de petites républiques iſolées, diviſées, ſans ceſſe ſoulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un

ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte.....

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilége qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilége; mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité? Cette unité dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos lois lorsqu'ils en sont vexés, vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur; vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer; lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilége, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger, & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer; vos ports sont ouverts à toutes les nations, & vous leur fermez les ports de vos colons; vos marchandises se rendent par-tout où il vous plaît, & les leurs sont forcées de passer chez vous; vous manufacturez, & vous ne voulez pas qu'ils ma-

nufacturent ; ils ont des peaux, ils ont des fers ; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts ; ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité ; vous les immolez à vos commerçans, & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparassent ses pertes ; & vous les appelez vos concitoyens, & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution ! Allez, allez, cette unité, cette ligue qui vous semble si nécessaire n'est que celle des animaux imbécilles de la fable ; entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laissés entraîner à remplir de sang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur : nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Americains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & consternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger : à la place des hommes pusillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglais, des concitoyens dignes

dignes de vous : étoit-ce une raiſon de vous irriter ? Quoi ! vos ayeux ont admiré le Batave ſecouant le joug eſpagnol, & ce joug, vous ſeriez étonnés, vous leurs deſcendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui ſentoient votre ſang circuler dans leurs veines, euſſent préféré d'en arroſer la terre & de mourir plutôt que de vivre eſclaves ? Un étranger, ſur lequel vous euſſiez formé les mêmes prétentions, vous auroit déſarmés, ſi, vous montrant ſa poitrine nue, il vous eût dit : *enfonce le poignard ou laiſſe-moi libre*, & vous égorgez votre frère, & vous l'égorgez ſans remords parce qu'il eſt votre frère ! Anglais, quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de ſa liberté & attentant à la liberté d'autrui ! Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'eſt l'homme libre ? Hélas ! nous n'y ſommes que trop diſpoſés : ennemis des rois, vous en avez la morgue ; ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout ; par-tout vous vous montrez des tyrans : eh bien ! tyrans des nations & de vos colonies, ſi vous êtes les plus forts, c'eſt que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puiſque les mers n'ont pas englouti vos fiers

satellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront, les armes à la main, martyrs de la liberté. Américains, qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en est temps; expiez l'ancien fanatisme qui a désolé & ravagé l'Amérique, par un fanatisme plus heureux, né de la politique & de la liberté : non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre, hait les tyrans; Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté : il ne veut pas que la servitude avilisse & défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans doute qui combat & meurt pour son pays : mettez son image dans vos temples, approchez-la des autels : ce sera le culte de la patrie; formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura versé son sang pour vous rendre libre : votre postérité les lira un jour avec un saint respect; elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre

bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendus d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur ; mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adreſſer : le voici.

« Je ne vous parlerai point, meſſieurs, de la » juſtice ou de l'injuſtice de vos prétentions : je » ne ſuis pas aſſez étranger aux affaires publiques » pour ignorer que cet examen préliminaire & » ſacré dans toutes les autres circonſtances de la » vie, ſeroit déplacé & ridicule dans celle-ci ; je » ne rechercherai point quel eſpoir vous pouvez » avoir de réuſſir, & ſi vous ſerez les plus forts, » quoique ce ſujet vous parût peut-être de quel- » que importance, & que je puſſe vraiſembla- » blement m'en promettre votre attention : je » ferai plus ; je ne comparerai point les avan- » tages de votre ſituation ſi elle réuſſit, avec les » ſuites qu'elle aura ſi vous manquez de ſuccès ; » je ne vous demanderai point juſqu'à quand » vous avez réſolu de ſervir vos ennemis : mais » je ſuppoſerai tout d'un coup que vous avez » réduit vos colonies au degré de ſervitude que

» vous en exigez : apprenez-moi ſeulement com-
» ment vous les y fixerez ; par une armée ſubſiſ-
» tante ? mais cette armée qui vous épuiſera
» d'hommes & d'argent, ſuivra-t-elle ou ne ſui-
» vra-t-elle pas l'accroiſſement de la population ?
» Il n'y a que deux réponſes à faire à ma queſ-
» tion, & de ces deux réponſes, l'une me ſemble
» abſurde, & l'autre vous ramène au point où
» vous êtes. J'y ai beaucoup réfléchi, & ſi je ne
» me trompe, j'ai découvert le ſeul parti raiſon-
» nable & sûr que vous ayez à prendre : c'eſt
» auſſitôt que vous vous ſerez rendus les maîtres,
» d'arrêter les progrès de la population, puiſ-
» qu'il vous paroît plus avantageux, plus honnête
» & plus décent de dominer ſur un petit nombre
» d'eſclaves, que d'avoir pour égaux & pour
» amis une nation d'hommes libres.

» Mais, me demanderez-vous, comment ar-
» rête-t-on les progrès de la population ? L'expé-
» dient pourroit révolter des ames foibles, des
» eſprits puſillanimes ; mais heureuſement il n'en
» eſt point dans cette auguſte aſſemblée : c'eſt
» d'égorger ſans pitié la plus grande partie de ces
» indignes rebelles, & de réduire le reſte à la
» condition des nègres ; ces braves & généreux
» Spartiates, ſi vantés dans les hiſtoires anciennes

» & modernes, vous en ont donné l'exemple.
» Comme eux, la tête enveloppée de leur manteau, nos concitoyens & nos satellites iront la
» nuit clandestinement massacrer les enfans de
» nos Ilotes à côté de leurs pères, sur le sein
» de leurs mères, & ne laisseront vivre que le
» nombre suffisant pour leurs travaux & notre
» sureté ».

Anglais, vous frémissez à cette horrible proposition, & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre : vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le ressentiment excité par vos barbaries peut se calmer ; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent ; si, en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, sur les ossemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes ; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme, s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans vos discours & de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeler vos assassins soudoyés : rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écartez vos vaisseaux de leurs

côtes, & s'il eſt un citoyen ſage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans ſa main, qu'il ſe préſente & qu'il diſe.

« O vous, nos concitoyens & nos anciens » amis, permettez-nous ce titre, nous l'avons » profané, mais notre repentir nous rend dignes » de le reprendre, & nous aſpirons déſormais à » la gloire de le conſerver. Nous confeſſons en » préſence de ce ciel & de cette terre qui en » ont été les témoins, nous confeſſons que nos » prétentions ont été injuſtes & nos procédés » barbares : oubliez-les comme nous; relevez vos » remparts & vos fortereſſes; raſſemblez-vous » dans vos paiſibles habitations; effaçons juſqu'à » la dernière goutte du ſang qui a coulé : nous » admirons l'eſprit généreux qui vous a dirigés; » c'eſt le même auquel dans des circonſtances » ſemblables nous avons dû notre ſalut. Oui, » c'eſt à ces marques ſur-tout que nous vous re» connoiſſons pour nos concitoyens & pour nos » frères. Vous voulez être libres; ſoyez libres, » ſoyez-le dans toute l'étendue que nous avons » attachée nous-mêmes à ce nom ſacré : ce n'eſt » pas de nous que vous tenez ce droit; nous ne » pouvons ni vous le donner, ni vous le ravir; » vous l'avez reçu comme nous de la nature, » que le crime & le fer des tyrans peuvent combat-

» tre, mais que le crime & le fer des tyrans ne peu-
» vent détruire. Nous ne prétendons à aucune sorte
» de supériorité sur vous ; nous n'aspirons qu'à
» l'honneur de l'égalité : cette gloire nous suffit ;
» nous connoissons trop bien le prix inestimable
» de nous gouverner par nous-mêmes, pour
» vouloir désormais vous en dépouiller.

» Maîtres & arbitres suprêmes de votre légis-
» lation, si vous pouvez dans vos états vous
» créer un meilleur gouvernement que le nôtre,
» nous vous en félicitons d'avance ; votre bonheur
» ne nous inspirera d'autre sentiment que le
» desir de vous imiter : formez-vous des consti-
» tutions adaptées à votre climat, à votre sol,
» à ce monde nouveau que vous civilisez. Qui
» peut mieux connoître que vous vos propres
» besoins ? Des ames fières & vertueuses telles
» que les vôtres ne doivent obéir à d'autres lois
» qu'à celles qu'elles se donneront elles-mêmes ;
» tout autre joug seroit indigne d'elles. Réglez
» vous-mêmes vos taxes ; nous ne vous deman-
» dons que de vous conformer à notre usage
» dans l'assiète de l'impôt : nous vous présenterons
» l'état de nos besoins, & vous assignerez de
» vous-mêmes la juste proportion entre vos se-
» cours & vos richesses.

» D'ailleurs, exercez votre induſtrie, comme » nous exerçons la nôtre ; exercez-la ſans limites ; » mettez à profit les bienfaits de la nature & les » contrées fécondes que vous habitez : que le » fer de vos mines, les laines de vos troupeaux, » la dépouille des animaux ſauvages errans dans » vos bois, façonnés dans vos manufactures, » prennent ſous vos mains une valeur nouvelle ; » que vos ports ſoient libres. Allez expoſer vos » denrées & les productions de vos arts dans » toutes les parties du monde ; allez chercher » celles dont vous avez beſoin : c'eſt un de nos » priviléges, qu'il ſoit auſſi le vôtre : l'empire » de l'océan, que nous avons conquis par deux » ſiècles de grandeur & de gloire, vous appar» tient comme à nous : nous ſerons unis par les » liens du commerce ; vous nous apporterez vos » productions que nous accepterons de préférence » à celles de tous les autres peuples, & nous » eſpérons que vous préférerez les nôtres à celles » de l'étranger, ſans toutefois que vous y ſoyez » aſtreints par aucune loi que par celle de l'in» térêt commun & le titre de concitoyens & » d'amis.

» Que vos vaiſſeaux & les nôtres, décorés du » même pavillon, couvrent les mers, & que

» des deux côtés il s'élève des cris de joie ;
» lorſque ces vaiſſeaux amis ſe rencontreront au
» milieu des déſerts de l'océan ; que la paix re-
» naiſſe, que la concorde dure à jamais entre
» nous : nous concevons enfin que la chaîne
» d'une bienveillance réciproque eſt la ſeule qui
» puiſſe lier des empires auſſi éloignés, & que
» tout autre principe d'unité ſeroit injuſte & pré-
» caire.

» Que ſur ce nouveau plan d'une amitié éter-
» nelle, l'agriculture, l'induſtrie, les lois, les
» arts, & la première de toutes les ſciences,
» celle de faire le plus grand bien des états &
» des hommes, ſe perfectionne parmi vous ; que
» le récit de votre bonheur appelle autour de
» vos habitations tous les infortunés de la terre ;
» que les tyrans de tous les pays ; que tous les
» oppreſſeurs, ou politiques ou ſacrés, ſachent
» qu'il exiſte un lieu dans le monde où l'on peut
» ſe dérober à leurs chaînes, où l'humanité flétrie
» a relevé ſa tête, où les moiſſons croiſſent pour
» le pauvre, où les lois ne ſont plus que le
» garant de la félicité, où la religion eſt libre &
» la conſcience a ceſſé d'être eſclave, où la na-
» ture enfin ſemble vouloir ſe juſtifier d'avoir
» créé l'homme, & le gouvernement ſi long-

» temps coupable sur toute la terre répare enfin
» ses crimes ; que l'idée d'un pareil asyle épou-
» vante les despotes & leur serve de frein : car
» si le bonheur des hommes leur est indifférent,
» ils sont du moins ambitieux & avares, &
» veulent conserver & leur pouvoir & leurs ri-
» chesses.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos
» amis, nous-mêmes nous profiterons de votre
» exemple. Si notre constitution s'altéroit ; si la
» richesse publique corrompoit la cour, & la
» cour la nation ; si nos rois à qui nous avons
» donné tant d'exemples terribles, les oublioient
» enfin ; si nous étions menacés, nous qui étions
» un peuple auguste, de ne devenir que le plus
» lâche & le plus vil des troupeaux en nous
» vendant nous-mêmes, le spectacle de vos vertus
» & de vos lois pourroit nous ranimer ; il rap-
» pelleroit à nos cœurs avilis, & le prix & la
» grandeur de la liberté, & s'il faut que cet
» exemple devienne impuissant, s'il faut que
» l'esclavage, suite de la corruption vénale, s'éta-
» blisse un jour dans ce même pays, qui a été
» inondé de sang pour la cause de la liberté, &
» où nos pères ont vu les échafauds dressés pour
» les tyrans : alors nous abandonnerons en foule

» cette terre ingrate, livrée au despotisme, & » nous laisserons le monstre régner sur un désert; » vous nous recevrez alors en qualité d'amis & » de frères; vous partagerez avec nous ce sol, » cet air libre comme les ames de leurs généreux » habitans, & grace à vos vertus nous retrou- » verons encore l'Angleterre & une partie.

» Voilà, braves concitoyens, & notre espé- » rance & nos vœux : recevez donc nos sermens, » gages d'une si sainte alliance. Invoquons pour » rendre ce traité plus solemnel, invoquons nos » ancêtres communs, qui tous ont été animés de » l'esprit de liberté comme vous, & n'ont pas » craint de mourir pour la défendre; attestons la » mémoire des fondateurs illustres de vos co- » lonies, celle de vos augustes législateurs, du » philosophe Locke, qui le premier sur la terre » fit un code de tolérance, du vénérable Penn, » qui le premier fonda une ville de frères. Les » ames de ces grands hommes qui dans ce mo- » ment, sans doute, ont les yeux fixés sur nous, » sont dignes de présider à un traité qui doit » assurer la paix de deux mondes : jurons en » leur présence, jurons sur ces mêmes armes avec » lesquels vous nous avez combattus, de rester » à jamais unis & fidèles, & quand nous aurons

» prononcé tous enfemble un ferment de paix,
» prenez alors ces mêmes armes, tranfportez-les
» dans un dépôt facré, où les pères les montre-
» ront à chaque génération nouvelle, & là,
» gardez-les fidèlement d'âge en âge pour les
» tourner un jour contre le premier, foit an-
» glais, foit américain, qui ofera propofer de
» rompre cette alliance, également utile, égale-
» ment honorable pour les deux peuples. »

A ce difcours j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique feptentrionale retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendriffement le nom de leurs frères anglais, le nom de la mère-patrie : les feux de la joie fuccèdent aux incendies de la difcorde, & cependant les nations jaloufes de votre puiffance reftent dans le filence, dans l'étonnement & dans le défefpoir.

Votre parlement va s'affembler. Qu'en faut-il efpérer ? la raifon s'y fera-t-elle entendre, ou perfévérera-t-il dans fa folie ? fera-t-il le défenfeur des peuples ou l'inftrument de la tyrannie des miniftres ? fes actes feront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour ? J'affifte aux délibérations de vos chambres : ces lieux révérés retentiffent de harangues pleines de

modération & de sagesse ; la douce persuasion y paroît couler des lèvres des orateurs les plus distingués ; ils arrachent des larmes, mon cœur est rempli d'espoir : tout-à-coup une voix ; organe du despotisme & de la guerre, suspend cette émotion délicieuse.

« Anglais, s'écrie un déclamateur forcené, » pouvez-vous balancer un moment ? ce sont vos » droits, vos intérêts les plus importans, c'est la » gloire de votre nom qu'il faut défendre : ces » grands biens ne sont pas attaqués par une puis- » sance étrangère ; un ennemi domestique les » menace : le danger est plus grand, l'outrage est » plus sensible.

» Entre deux peuples rivaux & armés pour les » prétentions mutuelles, la politique peut quel- » quefois suspendre les combats : contre des » sujets rebelles, la plus grande faute est la » lenteur, toute modération est foiblesse : l'éten- » dard de la révolte fut levé par l'audace, qu'il » soit déchiré par la force. Tombe, tombe sur » les mains qui l'ont déployé, le glaive de la » justice. Hâtons-nous : pour étouffer les révo- » lutions, il est un premier moment qu'il faut » saisir : ne donnons pas aux esprits étonnés le » temps de s'accoutumer à leur crime ; aux chefs,

» le temps d'affermir leur pouvoir ; au peuple, » celui d'apprendre à obéir à de nouveaux » maîtres. Le peuple, dans la révolte, eſt preſ- » que toujours entraîné par un mouvement étran- » ger : ni ſa fureur, ni ſa haine, ni ſon amour » ne lui appartiennent ; on lui donne ſes paſſions » comme ſes armes : déployons à ſes yeux la » force & la majeſté de l'empire britannique ; » il va tomber à nos pieds, il paſſera en un » inſtant de la terre au remords, du remords à » l'obéiſſance. S'il faut uſer de la ſévérité des » armes, point de ménagement ; dans la guerre » civile, la pitié eſt la plus fauſſe des vertus ; » le glaive une fois tiré ne doit plus s'arrêter que » par la ſoumiſſion ; c'eſt à eux déſormais à ré- » pondre au ciel & à la terre de leurs propres » malheurs : ſongez qu'une ſévérité paſſagère, » dans ces contrées rebelles, doit nous aſſurer » l'obéiſſance & la paix pour des ſiècles.

» Pour ſuſpendre nos coups, pour déſarmer » nos bras, on nous dit, on nous répète que ce » pays eſt peuplé de nos concitoyens, de nos » amis, de nos frères. Quoi ! invoquer en leur » faveur des noms qu'ils ont outragés, des liens » qu'ils ont rompus ! ces noms, ces liens ſacrés » ſont ce qui les accuſe & qui les rend cou-

» pables. Depuis quand ces titres si révérés n'im- » posent-ils des devoirs qu'à nous ? depuis quand » des enfans rebelles ont-ils le droit de s'armer » contre leur mère, de lui ravir son héritage, » de déchirer son sein ? Ils parlent de liberté : » je respecte ce nom comme eux ; mais cette » liberté est-elle de l'indépendance ? est-elle le » droit de renverser une législation établie & » fondée depuis deux siècles ? est-elle le droit » d'usurper tous les nôtres ? Ils parlent de liberté, » & moi je parle de la suprématie & de la puis- » sance souveraine de l'Angleterre.

» Quoi ! s'ils avoient à former quelques plain- » tes ; s'ils refusoient de porter avec nous une » foible portion du fardeau qui nous accable & » de s'associer à nos charges comme nous les » associons à notre grandeur, n'avoient-ils d'autre » voie que celle de la révolte & des armes ? » On les appelle nos concitoyens & nos amis, & » moi je ne vois en eux que les persécuteurs & » les ennemis les plus cruels de notre patrie. » Nous avons des ancêtres communs ; oui, sans » doute : mais ces respectables aïeux, je les » évoque moi-même avec confiance ; si leurs » ombres pouvoient reprendre ici leur place, » leur indignation égaleroit la nôtre. Avec quel

» courroux ces vertueux citoyens entendroient
» que ceux de leurs descendans qui se sont fixés
» au-delà des mers n'ont pas plutôt senti leurs
» forces, qu'ils en ont fait le coupable essai
» contre leur patrie, qu'ils se sont armés contre
» elle de ses propres bienfaits ? Oui tous, jusqu'à
» cette secte pacifique à qui son fondateur ins-
» pira le devoir de ne jamais tremper ses mains
» dans le sang, eux qui ont respecté les jours
» & les droits des peuples sauvages, eux qui par
» enthousiasme de l'humanité ont brisé les fers
» de leurs esclaves : aujourd'hui également in-
» fidèles à leur pays & à leur religion, ils arment
» leurs mains pour le carnage, & c'est contre
» vous : ils traitent tous les hommes de frères,
» & vous, vous seuls de tous les peuples êtes
» exclus de ce titre. Ils ont appris au monde que
» les sauvages américains, que les nègres de
» l'Afrique leur sont désormais moins étrangers
» que les citoyens de l'Angleterre.

» Armez-vous; vengez vos droits offensés,
» vengez votre grandeur trahie ; déployez cette
» puissance qui se fait redouter dans l'Europe,
» dans l'Afrique & dans l'Inde, qui a si souvent
» étonné l'Amérique elle-même ; & puisqu'entre
» un peuple souverain & le sujet qui se révolte,
» il

» il n'y a plus désormais d'autre traité que la » force, que la force décide : conservez, re» prenez cet univers qui vous appartient, & que » l'ingratitude & l'audace veulent vous ravir. »

XLIV. L'Angleterre se détermine à réduire ses colonies par la force.

Les sophismes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des représentans du peuple le desir d'un arrangement pacifique ; les résolutions nouvelles ressemblent aux résolutions primitives ; tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du despotisme ; on lève des armées ; on équipe des flottes ; les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets destructifs & sanguinaires : il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable les Américains s'étoient bornés à une résistance que les lois angloises elles-mêmes autorisoient ; on ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui : les chefs mêmes, auxquels on pourroit supposer des idées plus étendues, n'avoient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux : en allant plus loin ils auroient craint

de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les aîles duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau, étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif; il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits : ce fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine, sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations; ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe : ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles; le présent va décider d'un long avenir, & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-temps nous avons parlé de réconciliation & de paix, tout est changé : dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de sang a coulé, le temps des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution; un jour nous a transportés dans un siècle nouveau.

Des ames timides, des ames qui mesurent l'avenir par le passé, croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre ; elle peut être utile à une colonie naissante, elle est devenue dangereuse pour une nation déja formée : l'enfance a besoin d'être soutenue, il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire : je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante : les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse ; amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis : cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous : la neutralité, le commerce & la paix ; voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin : ainsi le veut la nature, la nécessité & le temps. Le gouvernement anglais ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère ; & nous ne léguerons à

notre postérité qu'un état incertain, des dissentions & des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous ; si nous sommes pères, si nous aimons nos enfans, séparons-nous. Des lois & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi! toujours traverser deux mille lieues pour demander des lois, pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger! Quoi! attendre pendant des années chaque réponse, & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'océan! Non, pour un grand Etat, il faut que le centre & le siége du pouvoir soient dans l'Etat même. Il n'y a que le despotisme de l'orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs lois de maîtres éloignés & de pachas qui représentent des tyrans invisibles : mais ne l'oubliez pas, plus la distance augmente, plus le despotisme s'appésantit ; & les peuples alors privés de presque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le sou-

mettre aux habitans d'une île dans un autre univers : la nature a établi des lois d'équilibre qu'elle suit par-tout, dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en est fait, ce commerce est rompu ; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves ; l'Amérique, qu'elle sentoit également & ses droits & ses forces : chacune a trahi son secret. Dès ce moment plus de traité ; il seroit signé par la haine & la défiance, la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous savoir quel seroit le fruit d'un accommodement ? votre ruine. Vous avez besoin de lois ; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit ? La nation anglaise ? Elle est jalouse de votre accroissement. Le roi ? Il est votre ennemi. Vous-mêmes, dans vos assemblées ? Ne vous souvenez-vous plus que toute législation est soumise au droit négatif du monarque qui veut vous subjuguer ? Ce droit seroit un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des de-

mandes, elles feront éludées; formez des plans de grandeur & de commerce, ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne fera plus qu'une guerre fourde, celle d'un ennemi qui veut détruire fans combattre; ce fera dans l'ordre politique un affaffinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleffe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre fort.

Nous avons droit de prendre les armes : nos droits font la néceffité, une jufte défenfe, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous : nos droits font notre titre augufte de nation. C'eft au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eft déformais le feul tribunal qui exifte pour nous. Et bien, puifqu'il faut combattre, que ce foit du moins pour une caufe qui en foit digne, & qui nous paie & de nos tréfors & de notre fang. Quoi ! nous expoferons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant fous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement, c'eft-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre efclavage ? Quoi ! ce fera à la lueur des incendies ;

ce sera sur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous signerons un traité avec nos oppresseurs ! & tout couverts de notre sang ils daigneront nous pardonner ! Ah ! nous ne serions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre : la liberté seule peut nous absoudre. La liberté, & une liberté entière, est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers : que dis-je ! dès ce moment elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits ; c'est-là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contrat qui nous unissoit à elle. Oui, au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance : c'est le temps de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'ôtage à la tyrannie ; nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse : on ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution

même, eſt l'alliée néceſſaire des rois; qui n'aime la liberté que lorſqu'elle en peut faire un moyen d'oppreſſion; cette nobleſſe avide de droits & de titres, pour qui, dans les temps de révolutions & de criſe, le peuple n'eſt qu'un inſtrument, pour qui le pouvoir ſuprême eſt un corrupteur tout prêt.

Vos colonies ſont formées d'hommes ſimples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à-la-fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté eſt leur premier beſoin : les travaux ruſtiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthouſiaſme public fera éclore des talens inconnus ; c'eſt dans les révolutions que les ames s'agrandiſſent, que les héros ſe montrent & prennent leur place. Rappelez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de ſa liberté : voilà votre exemple. Rappelez-vous ſes ſuccès : voilà votre préſage.

Que notre premier pas ſoit de nous former une conſtitution qui nous uniſſe. Le moment eſt venu: plus tard, elle feroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du haſard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richeſſes, plus il s'élevera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces ? Il faut pour

une pareille union que chaque peuple sente à-la-fois, & sa foiblesse, & la force de tous : il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les ames avec les ames, & les intérêts avec les intérêts : c'est alors qu'un seul esprit, errant de toute part, forme le génie des Etats, & que toutes les forces dispersées deviennent en se rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs, nous sommes à cette époque : si nous avons du courage, c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement : une fois échappé, ce moment ne revient plus ; & l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets ; ils seroient impuissans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres sacrés l'histoire du genre humai enseveli sous une inondation générale du globe : une seule famille survécut, & fut chargée par l'Etre-Suprême de re-

nouveler la terre. Nous ſommes cette famille : le deſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveler le monde une ſeconde fois.

Nous allons dans ce moment décider du ſort d'une race d'hommes plus nombreuſe peut-être que tous les peuples de l'Europe enſemble. Attendrons-nous que nous ſoyons la proie d'un conquérant, & que l'eſpérance de l'univers ſoit détruite ? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés ſur nous, & nous demandent la liberté : nous allons fixer leur deſtin. Si nous les trahiſſons, un jour elles ſe promeneront avec leurs fers ſur nos tombeaux, & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour deviſe ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Uniſſons-nous & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE : elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rebelles que nos inſolens oppreſſeurs oſent nous donner ; elle ſeule peut nous faire remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis ; & ſi nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter

avec la force & la majesté qui convient à une nation.

Mais, je le répète, hâtons-nous; notre incertitude fait notre foiblesse : osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons; nous nous observons tous avec une curiosité inquiète : il semble que nous soyons étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante; mais ce n'est plus le temps de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence; tout ce qui est extrême demande une résolution extrême : alors les démarches les plus hardies sont les plus sages; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

XLV. Les colonies rompent les liens qui les unissent à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Tel étoit le fond des sentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui depuis long-temps demandoient qu'on se détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des

célèbres orateurs d'Athènes & de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur sagesse & leur courage, élevèrent ce grand édifice? Hancok, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante; mais ils ne furent pas les seuls: la postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne: le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux: IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès: je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolérance, des mœurs, des lois, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & sacrée ne couvrira pas ma cendre: mais je l'aurai desiré; &

mes dernières paroles seront des vœux adressés au ciel pour ta prospérité.

Quoique l'Amérique fût assurée de l'approbation universelle, elle crut devoir exposer aux yeux des nations les motifs de sa conduite. Elle publia son manifeste, & on y lut : que l'histoire de la nation anglaise & de son roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tissu d'outrages & d'usurpations qui tendoient également à l'établissement d'une tyrannie absolue dans ces provinces.

Elle dira que son monarque a refusé son consentement aux lois les plus salutaires & les plus nécessaires au bien public.

Qu'il a transféré les assemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aisément les députés à ses vues.

Qu'il a plusieurs fois dissous la chambre des représentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laissé, après cette dissolution, les Etats trop long-temps sans représentans, & par conséquent exposés aux inconvéniens résultant du défaut d'assemblée.

Qu'il s'est efforcé d'arrêter la population, en

rendant la naturalisation des étrangers difficile & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans sa dépendance, en statuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices & leurs salaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre substance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu en pleine paix, au milieu de nous, des forces considérables, sans le consentement du pouvoir législatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire independant de la loi civile, & même supérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maisons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meutres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous imposer des taxes sans notre aveu; pour nous priver, dans plusieurs cas, de nos jugemens par jurés; pour nous transporter & nous faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, supprimer nos meilleures lois, altérer le fond & la forme de notre

gouvernement; pour suspendre notre propre législation & pouvoir nous donner d'autres lois.

Qu'il a lui-même abdiqué son gouvernement dans les provinces américaines, en nous déclarant déchus de sa protection, & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens faits prisonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères, ou à périr eux-mêmes par des mains si chères.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines, & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitans les sauvages barbares, accoutumés à tout massacrer, sans distinction de rang, de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit sur nos plages des armées mercenaires & étrangères, chargées de consommer l'ouvrage de la désolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractère fut ainsi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés

par le sang, par la religion & par l'habitude, devoit être soutenue par un grand concert de volontés, par des mesures sages & vigoureuses. Les Etats-Unis de l'Amérique se donnèrent une constitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une assemblée formée par les représentans des divers districts, & en qui résidoit la puissance législative. Son président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la subsistance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le temps de sa gestion fut borné à deux ans : mais les lois permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand-conseil de la nation, quoique composé des députés de toutes les colonies. La supériorité du congrès général sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre.

Mais

Mais quelques perfonnes ont jugé que l'inftitution de ce corps n'étoit pas auffi bien combinée que la légiflation des provinces. Il femble en effet que des états fédératifs, qui fortent de la condition de fujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent fans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix : car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'Etat entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il femble que dans ces momens de révolution, la volonté publique ne fauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute il eft néceffaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenfe commune, foient décidées par les repréfentans communs du corps de l'Etat : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province, & les délibérations tranfmifes au congrès par les députés qui foumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que fi dans les gouvernemens affermis, il eft bon que le peuple fe repofe avec confiance fur la fageffe de fon fénat dans un état où la conftitution fe forme, où le peuple, encore incertain de fon fort, rede-

mande sa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suisse, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les provices. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces Etats étoient placés à peu de distance les uns des autres, presque resserrés dans les bornes du Péloponnèse ou dans l'enceinte d'un étroit archipel : mais les Etats-Unis d'Amérique, semés sur un continent immense, occupant dans le Nouveau-Monde un espace de près de quinze degrés, séparés par des montagnes, des golfes, & par une vaste étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider sur les intérêts politiques sans les délibérations particulières de chaque

province; si à chaque occasion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres, & pour ainsi dire un nouveau pouvoir aux représentans, ce corps resteroit sans activité : les distances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs, ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté, que l'on doit craindre qu'un corps de représentans trahisse, par corruption ou par foiblesse, les intérêts qui lui sont confiés; c'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exhalte & s'enflamme : c'est-là que réside dans sa vigueur le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens, choisis dans un temps où toute fonction publique est un danger & tout suffrage est un honneur; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage célèbre, & par là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice d'un monument auguste qui s'élève. Les craintes que les par-

tisans du systême contraire pourroient avoir sur cet objet, paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus : il pourroit se faire qu'un peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentît affoiblir son courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuse & qui coûte des périls & du sang : c'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua : Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans : si mon bras se lassoit de combattre ; si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma foiblesse, n'écoute pas des vœux indignes de moi, que je désavoue d'avance, & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier

moment; mais que ce n'eſt que dans un petit nombre d'hommes choiſis & faits pour ſervir de chefs, que réſident ces réſolutions conſtantes & vigoureuſes qui marchent d'un pas ferme & aſſuré vers un grand but, ne ſe détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI. La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

Quoi qu'il en ſoit, & quelque parti qu'on prenne ſur cette diſcuſſion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur ſyſtême de gouvernement, lorſque dans le mois de mars Hopkins enlevoit de l'île angloiſe de la Providence une très-nombreuſe artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorſqu'au commencement de mai, Carleton chaſſoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande poſſeſſion; lorſqu'en juin, Clinton & Parker étoient ſi vigoureuſement repouſſés ſur les côtes de l'Amérique méridionale : de plus grandes ſcènes ſuivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boſton. Reçu le 2 avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 juin pour ſe porter ſur la petite île des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y

joignirent fucceffivement ; & le 28 août il débarqua fans oppofition à l'Ile-Longue, fous la protection d'une flotte commandée par l'amiral fon frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que fur le rivage. Après une médiocre réfiftance & d'affez grandes pertes, ils fe réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit fu profiter de fes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Ile-Longue ; & ils fe replièrent fur Kingsbrige ou le Pont-du-Roi, où tout paroiffoit difpofé pour une réfiftance opiniâtre.

Si les Anglais avoient fuivi leurs premiers fuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonftances, les nouvelles levées qu'on leur oppofoit auroient été infailliblement difperfées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiffa fix femaines pour fe raffurer ; & elles n'abandonnèrent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au fecond novembre, lorfque les mouvemens qui fe faifoient fous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Wasington, n'avoit pas voulu confier la destinée de sa patrie à une action qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être décisive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il savoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, sont toujours funestes à l'étranger : cette conviction le détermina à se replier sur le Jersey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver, par la connoissance du pays, par la nature du terrein qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages, il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensylvanie. Tout-à-coup il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'étoit que pour six ou même pour trois mois; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cent avec lesquels il est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs, & achever de les disperser. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps se

feroit faite fans oppofition dans Philadelphie même ; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéreffante qui lui avoit fervi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on dans le temps au général anglais d'avoir été timide & trop circonfpect dans les opérations de la campagne : ce qui eft certain, c'eft qu'il fut téméraire dans la diftribution de fes quartiers d'hiver ; il les prit comme s'il ne fut pas refté en Amérique un feul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette préfomption enhardit les milices de la Penfylvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur falut commun. Le 25 décembre elles traverfent la Delaware, & fondent inopinément fur Trenton, occupé par quinze cent des douze mille Heffois, fi lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps eft maffacré, pris ou difperfé tout entier. Huit jours après, trois régimens anglais font également chaffés de Princeton, mais après avoir mieux foutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur folde. Ces événemens inattendus réduifent les ennemis de l'Amérique dans le Jerfey, aux poftes d'Amboy & de Brunfwick ;

encore y font-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la rejeter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces : peu à peu elle revient à elle-même, & se reconnoît ; toutes ses facultés, suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur ; elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il se communique rapidement à tous : cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés ; il en sortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée anglaise désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensylvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine : là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 septembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite ; le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévastation : resserré dans un espace très-circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte ; son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins ; & ce n'est qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une prison qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jersey ; & sous le commandement de Clinton, successeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuse retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit causée.

Tandis que les Anglais languissoient en Pensylvanie, une grande scène s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chassé au mois de mai 1776 les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Bourgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année suivante. A son approche, une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important avec perte de son artillerie, de ses munitions, de son arrière-garde.

Le général anglais étoit naturellement présomptueux. Une foiblesse si marquée accrut son audace. Il avoit conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudson : ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réussi, il coupoit en deux l'Amérique septentrionale, & peut-être il terminoit la guerre : mais pour le succès, il auroit fallu que pendant qu'une armée descendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué, Bourgoyne devoit sentir, dès les premiers pas, que son entreprise étoit chimérique : à chaque marche, elle le devenoit davantage ; ses communications s'alongeoient, ses vivres diminuoient, les Américains reprenant courage se rassembloient de toutes parts autour de lui. Enfin, ce malheureux corps d'armée se trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga ; & les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui se rappeloient que les Suédois de Charles XII, jusqu'alors invincibles, avoient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusoient pas les troupes angloises, & blâmoient seulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, si décisif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de suite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes américaines. Après trois ans de combats, de dévastations, de massacres, l'état des choses ne se trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

XLVII. Pourquoi les Anglais ne sont point parvenus à soumettre les provinces confédérées.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans son propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit sur ses possessions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-temps ses troupes étoient insultées dans Boston; il s'étoit formé dans la province de Massachuset une autorité indépendante de la sienne; les autres colonies se disposoient à suivre cet exemple, sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement, les deux chambres se remplirent de clameurs, & l'on y déclamoit encore après avoir long-temps déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin que la contrée rebelle à ses décrets y seroit soumise par la force : mais cette

résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entièrement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le temps de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques, qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus le succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composoient étoient animés de l'intérêt commun. Alors à l'esprit public qui règne en Angleterre

plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques, qui remue, puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutelle, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire : mais aussitôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déja n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues, trop divisées, manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises, il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie & sans accord se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes

d'un corps ennemi, uni & serré. Ses résolutions, quelles qu'elles fussent, étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement : on le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux mêmes qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains ; ceux qui les encourageoint le plus à la résistance; ceux qui peut-être leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le prince de ses confidens, ou à en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguer l'Amérique eût été suivi, mais avec plus de dignité, plus de force & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aima mieux que cette immense partie de l'empire britannique en fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accordèrent au soldat de trop longs

repos ; ils employèrent à méditer le temps d'agir, ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglais qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme : il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit qui, en général, si on excepte les arts de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au hazard : rarement laissent-ils sur leurs flancs & derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce systême a ses avantages, sur-tout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre : mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le temps ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverse à-la-fois. C'étoit dans les premiers

premiers momens fur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages, qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour fa liberté, mais cet effroi qui naît de la fupériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau; la confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même : mais par trop de circonfpection, par leur attachement trop fervile aux principes & aux règles, des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le fervice qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne preffoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la caufe qui leur avoit fait paffer tant de mers ne faifoit aucune fenfation : c'étoit aux yeux des peuples une effervefcence qui ne pouvoit pas avoir de fuites. Les débats qu'elle occafionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats fouvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou fi quelques perfonnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui dans les grandes villes occupent

l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits : peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotisme & il en a les sentimens ; il croit appartenir au trône & non à la patrie ; & cent mille hommes armés ne sont que cent mille esclaves disciplinés & terribles : l'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la subordination militaire, qui à la voix d'un seul homme meut des miliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir, achève de changer en eux ces sentimens en principes, & en fait, pour ainsi dire, la morale de leur état. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'influence de la constitution est si forte, qu'elle s'étend même sur les troupes. Un homme y est citoyen avant d'être soldat. L'opinion publique, d'accord avec la constitution, honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre : aussi voit-on par l'histoire

des révolutions arrivées dans cette île si orageuse, que le soldat anglais, quoiqu'engagé pour sa vie, conserve pour la liberté politique une passion dont on se feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'esclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes britanniques auroit-elle animé les Hessois, les Brunswickois, les autres Allemands rangés sous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des souverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés, mécontens de la nation qui les soudoyoit, mécontens de leurs camarades qui méprisoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs ils avoient aussi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main desquels ils n'auroient pas voulu recevoir des blessures.

L'esprit des armées anglaises avoit encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les succès de la dernière guerre; l'extension que le commerce avoit reçue après la paix; les grandes acquisitions faites dans les

Indes orientales ; tous ces moyens de fortune avoient accumulé sans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande-Bretagne. Ces trésors allumèrent le desir de nouvelles jouissances. Les grands en allèrent puiser l'art dans les pays étrangers, sur-tout en France, & en empoisonnèrent leur pays. Des conditions supérieures il se répandit dans toutes les classes. A un caractère fier, simple & réservé, succéda le goût du faste, de la dissipation, de la galanterie : les voyageurs qui avoient anciennement visité cette île si renommée, se croyoient sous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes : elles portèrent dans le nouvel hémisphère la passion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux superfluités dont on étoit épris ; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états ; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse ; que le luxe de la paix & les voluptés

du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la discipline européenne a tant perfectionné selon vous le jeu sûr & terrible : vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, sur le récit que je vous fais suspendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe ; croyez que pour des troupes, même braves, l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort ; aux nations corrompues par l'opulence est réservée une épreuve plus difficile : celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

Ajoutez à toutes ces raisons, que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au travers de tant de mers, dans les saisons convenables pour l'action ; ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux, & vous connoîtrez la plupart des obstacles qui s'opposèrent aux succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

XLVIII. Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglais du continent américain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes?

Ce nouveau monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, & qui le furent dans la suite pour trois ans ou même pour tout le temps que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur province particulière étoit ou envahie ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compliquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces

difficultés : mais en exifta-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale étoit en Angleterre, que le parlement avoit effentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faifoient partie de l'empire britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquaffent en doute cette autorité. Cependant le refus que faifoient les Américains de la reconnoître, n'indifpofoit pas les efprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour foutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiffoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paifiblement de fes affaires, ou fe livroit tranquillement à fes plaifirs. Tous attendoient fans impatience la fin d'une fcène, dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroiffoit pas incertain.

La fermentation dut fe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémifphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom fi doux d'indépendance, fans les remuer ? Mais cette chaleur fe foutint-elle ? Si les imaginations s'étoient

maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les soins d'une autorité naissante? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la désertion, & souiller par des assassinats l'étendard de la liberté; on la vit se refuser à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes le penchant de se rendre à la première sommation; on la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légèrement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers, s'écria: *Ma mort peut être utile; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste, son prisonnier: *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez; que quand il parviendroit à les battre, il m'en resteroit encore assez; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étoient héroïques, mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale, & elle ne

pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique : ni la religion, ni les lois n'y avoient été outragées; le sang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds ; on n'y avoit pas insulté aux mœurs ; les manières, les usages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule ; le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot; l'ordre public n'y avoit pas été interverti ; les principes d'administration n'y avoient pas changé, & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes : tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies; car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question, presque métaphysique, n'étoit guère propre à soulever une multitude, ou du moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder, ses moissons ravagées, ses campagnes couvertes des cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces

calamités, ouvrage des troupes royales sur la côte, s'en joignirent bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglais & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares...... « C'est, répondit-on à ses » sollicitations, c'est le démêlé d'un père avec ses » enfans; il ne nous convient point d'entrer dans » cette brouillerie domestique...... Mais si les » rebelles venoient attaquer cette province, ne » nous aideriez-vous pas à les repousser?...... » Depuis la paix, la hache de la guerre est » ensevelie à quarante brasses de profondeur...... » Vous la trouveriez surement, si vous fouilliez » la terre...... Le manche en est pourri, & nous » n'en pourrions faire aucun usage. »

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons entendu parler des différends

» survenus entre l'ancienne & la nouvelle Angleterre, dit la tribu des Onéidas à leurs députés : jamais nous ne prendrons part à ces » divisions atroces. La guerre entre des frères est » une chose étrange & nouvelle dans ces régions : » nos traditions ne nous ont laissé aucun exemple » de cette nature. Etouffez vos haines insensées, » & qu'un ciel favorable dissipe le sombre nuage » qui vous enveloppe. »

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. « Voilà seize schelings, leur dirent ces » bons sauvages, c'est tout ce que nous possédons. » Nous comptions en acheter du rum ; nous boirons » de l'eau. Nous irons chasser : si quelques bêtes » tombent sous nos flèches, nous en vendrons les » peaux, & nous vous en porterons le prix. »

Mais avec le temps les agens très-actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes : ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis, & parce que les distances ne lui avoient pas permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voisins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les services qu'on feroit à portée de lui rendre. Sous ses drapeaux, des alliés dont le caractère féroce n'avoit pas de frein, firent

cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur les bords de l'Océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable; mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui sur le globe entier représentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle, furent substitués des signes particuliers à ces contrées : le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeler aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes : l'artifice ne réussit pas ; ces richesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeoit à les multiplier, plus leur avilissement croissoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à sa monnoie, & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne command

pas plus aux esprits qu'aux sentimens ? est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise présente tout citoyen raisonnable craindroit de commettre sa fortune ? est-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république il se permettoit des actes d'un despotisme inconnus dans les régions mêmes façonnées à la servitude ? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahison ? Le congrès voyoit tout cela ; mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'Etat devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domestique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretegne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors ils dirent à l'Univers : « C'est » le nom anglais qui nous a rendus odieux ; nous » l'abjurons solemnellement : tous les hommes

» sont nos frères ; nous sommes amis de toutes » les nations : tous les pavillons peuvent, sans » crainte d'insulte, se montrer sur nos côtes, » fréquenter nos ports. » On ne se rendit pas à une invitation en apparence si séduisante. Les Etats vraiment commerçans, instruits que l'Amérique septentrionale avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité, pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui seroit apporté. Les seuls Français, qui osent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaison nouvelle : mais par la vigilance éclairée de l'amiral Howe, la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur destination, & les autres à leur départ des bords américains. De plusieurs centaines de bâtimens sortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutées à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de

la religion au nouveau gouvernement; en vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter surement avec une métropole où un parlement renverseroit ce qu'un autre parlement auroit établi; en vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif: il étoit possible que ces inquiétudes éloignées ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère britannique, lorsqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement; mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer, il fut rejeté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse : les peuples étoient déja rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient saisis de l'autorité, tout avoit recouvré sa première audace : c'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Versailles, signé le 6 février 1778.

XLIX.
La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis.
Cette démarche occasionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.

Si le ministère britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la nécessité de déclarer dans l'instant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conseils de cette couronne la circonspection que doit toujours inspirer un nouveau règne; alors ses finances étoient dans la confusion où les avoient plongées vingt ans de folie; alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiétude tous les citoyens; alors l'Espagne, déja fatiguée de son extravagante expédition d'Alger, se trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au secours de son allié. L'Angleterre pouvoit se promettre sans témérité des succès contre le plus puissant de ses ennemis, & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à son voisinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ses sujets rebelles le seul appui qui leur fût assuré, auroit diminué l'indignation qu'inspire la violation des traités les plus solemnels.

George III ne vit rien de tout cela : les secours obscurs que la cour de Versailles faisoit passer aux provinces armées pour la défense de leurs droits, ne lui dessillèrent pas les yeux. Les ateliers de cette puissance étoient remplis de constructeurs : ses arsenaux

arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles munitions navales : ſes ports préſentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie, il fallut que Louis XVI y fît ſignifier, le 14 mars, qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur ſerment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis pluſieurs ſiècles alloient teindre de ſang les eaux de l'Océan, & jouer encore ce jeu terrible où les proſpérités publiques ne compenſeront jamais les déſaſtres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs ſemblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémiſphères, étoient prêtes à tomber ſur le genre humain.

Cependant la ſcène ſanglante ne s'ouvroit pas, & ce délai faiſoit eſpérer la continuation de la paix à quelques eſprits crédules. On ignoroit qu'une flotte

partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglais dans le nord de l'Amérique : on ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les Français des Indes orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie qu'une politique insidieuse est parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hostilités inévitables, prochaines même sur notre Océan : ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile: notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire : nos vœux sont pour la patrie & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est elle que nous honorons : les distinctions de société & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère, & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens qui se passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrète censure : mais nous parlons aux nations & à la postérité,

nous leur devons tranfmettre fidèlement ce qui peut influer fur le bonheur public; nous leur devons l'hiftoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous ofions trahir un fi noble devoir, nous flatterions peut-être la génération préfente qui paffe & qui fuit; mais la juftice & la vérité qui font éternelles nous dénonceroient aux générations à venir, qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous ferons juftes envers ceux qui exiftent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne font plus. Si parmi les hommes puiffans il en eft qui s'offenfent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne fommes que les organes d'un tribunal fuprême que la raifon élève enfin fur un fondement inébranlable : il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts fur les nations & fur les cours : elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme; elle y juge les dépofitaires du pouvoir, & leurs paffions & leur foibleffe; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toutes parts au-deffus des adminiftrateurs, pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la

dédaignent ou qui la bravent ! cette apparente audace n'eſt que l'impuiſſance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas de quoi ſoutenir ſes regards ! qu'ils ſe rendent juſtice & dépoſent un fardeau trop peſant pour leurs foibles mains, ils ceſſeront du moins de compromettre eux-mêmes & les Etats.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le temps, les circonſtances : elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ces préparatifs ; qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ſes diſſenſions domeſtiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le diſoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de de l'Europe. Les officiers français qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le ſouvenir durera long-temps. Une ſavante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart

ſe terminèrent à leur avantage. La flotte britannique courut de plus grands dangers encore que ſes vaiſſeaux iſolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre ſa deſtruction totale ou partielle, ſi la flotte qui l'avoit réduite à cet état preſque déſeſpéré, à Oueſſant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuſes intrigues, par la foibleſſe de ſes amiraux, ou par tous ces motifs enſemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ſes ports.

Dans l'ivreſſe de ces ſuccès peut-être inattendus, la France parut perdre de vue ſes intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ſes ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de frapper ainſi les deux fondemens de la grandeur anglaiſe. Rien n'étoit plus aiſé pour une puiſſance préparée de loin aux hoſtilités, que d'intercepter une navigation marchande entièrement ſurpriſe & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainſi : les immenſes richeſſes qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paiſiblement dans ſes rades ſans avoir été ſeulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémiſphères, & par - tout

intercepté. Ses colonies virent enlever, fur leurs propres côtes, des fubfiftances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du befoin; & la métropole fe vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés prefque à fa vue. Ces revers avoient une caufe : tâchons de la découvrir.

La marine françaife étoit depuis long-temps malheureufe ; & c'étoit au vice de fa conftitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On effaya plufieurs fois d'en modifier ou d'en changer les règlemens ; mais ces innovations, bonnes ou mauvaifes, furent toujours repouffées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin fes amiraux dictèrent eux-mêmes en 1776 une ordonnance, qui les rendant maîtres abfolus des rades, des arfenaux, des ateliers, des magafins, détruifoit cette mutuelle furveillance que Louis XVI avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'adminiftration. Dès-lors il n'y eut plus de règle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports : tout y tomba dans la confufion & le défordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funefte. Jufqu'à cette époque, c'étoit le miniftère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à fa politique. Cette autorité paffa,

peut-être sans qu'on s'en apperçut, à ceux qui devoient les exécuter : elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement les navires de la nation, en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entièrement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entièrement contraire à toutes les lois de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non, sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour les provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est

des propriétés attachées au sol; il en est d'autres créées, transportées par le commerce, & qui sont, pour ainsi dire, errantes sur l'océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repousser l'embrâsement qui menace les moissons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'escorter le commerce! Mais si le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richesses de l'état, dont vous demandez sans doute une part pour récompense de vos services? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richesses peuvent seuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi! avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que sont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, sinon des protecteurs, des défenseurs du citoyen & de sa fortune? Votre poste est sur les mers, comme celui du magistrat sur les tribunaux, celui de l'officier & du soldat de terre dans les camps, celui du monarque même sur le trône, où il ne domine de plus haut que

pour voir de plus loin, & embrasser d'un coup-d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa défense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est par-tout où l'on sert l'état; apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, sans doute, on aimoit aussi la gloire : cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi ! ne voyez-vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce, vous sauvez la fortune de l'état? Oui, votre valeur est brillante; elle est connue de l'Europe comme de votre partie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, si par votre faute vous avez laissé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays; si dans ce même port où vous rentrez victorieux, une multitude de familles désolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout sera muet & consterné, & vos exploits ne seront destinés qu'à grossir les relations des cours, & ces papiers publics qui, faits pour amuser l'oisiveté, ne donnent

la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'eſt pas gravée dans le cœur des citoyens par le ſouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes conſacrées à Porſtmouth étoient bien oppoſées; on y ſentoit, on y reſpectoit la dignité du commerce; on s'y faiſoit un devoir comme un honneur de le défendre; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus juſtes de ſes fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puiſſant la menaçoit de plus grands déſaſtres dans l'ancien. Cette ſituation alarmante rempliſſoit tous les eſprits de défiance & d'incertitude. Les richeſſes nationales arrivent. Celles de la puiſſance rivale en groſſiſſent la maſſe énorme, & ſur-le-champ le crédit public eſt ranimé; les eſpérances renaiſſent, & ce peuple qu'on ſe plaiſoit à regarder comme abattu, reprend & ſoutient ſa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France ſe rempliſſent de gémiſſemens; une inaction aviliſſante & ruineuſe y ſuccède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiſſoit: l'indignation des négocians ſe communique à la nation entière. Les

premiers momens de succès sont toujours des momens d'ivresse qui semblent couvrir les fautes & les justifier; mais le malheur donne plus de sévérité aux jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première puissance du globe, en désavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains; on leur reproche d'avoir, par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs, engagé l'état dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme; on leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique insidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentimens qu'on a dans son cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert,

ſans pouvoir tromper celui à qui on l'adreſſe, & qui déshonore ſans que ce déshonneur même puiſſe être utile ni au miniſtre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchiſe de la dignité! « Anglais, vous avez abuſé de la » victoire : voici le moment d'être juſtes, ou ce » ſera celui de la vengeance; l'Europe eſt laſſe » de ſouffrir des tyrans; elle rentre enfin dans » ſes droits : déſormais, ou l'égalité ou la guerre, » choiſiſſez. » C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il eſt vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier ſanguinaire, & que pour être deſpote il aſſaſſina tous ſes ennemis avec la hache des bourreaux; mais que la nation & l'état doivent honorer comme miniſtre, parce que le premier il avertit la France de ſa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que leur eût parle ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, ſut être digne de ſon ſiècle, qui mêla toujours de la grandeur à ſes fautes mêmes, & juſque dans l'abaiſſement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni ſon peuple. Ah! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère : il ne faut point ſur-tout de ces ames indifférentes & froides par légèreté, pour qui l'autorité abſolue n'eſt qu'un

dernier amusement, qui laissent flotter au hasard de grands intérêts, & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'État & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, se sont-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraîne des lenteurs nécessaires? Pourquoi s'être mis par un traité inconsidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondans & réglés? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du Nouveau-Monde une escadre qui protégeât les colonies & fît en même temps respecter notre alliance? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés sur nous, voit un grand dessein & nulles démarches concertées; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses, & nulle exécution; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu presque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la mollesse & l'irrésolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple; tout ce qui annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues.

C'eſt par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'eſprit qui les emploie, que le génie anglais, un moment étonné, a repris ſa vigueur; & juſqu'à préſent c'eſt un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes rélevé les forces de l'Angleterre.

Telles ſont les plaintes qui retentiſſent de toutes parts, & que nous ne craignons pas de raſſembler ici & de mettre ſous les yeux de l'autorité, ſi elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philoſophie, dont le premier ſentiment eſt le deſir de voir tous les gouvernemens juſtes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil ſur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend ſa liberté, en cherche le motif: elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle penſe que ſi l'amour de la juſtice eût décidé la cour de Verſailles, elle auroit arrêté dans le premier article de ſa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs*. Mais cette maxime qui forme une des lois de l'Angleterre, dont un roi de Hongrie, en montant ſur le trône, oſa faire une des conſ-

titutions de l'état, qu'un des plus grands princes qui aient régné sur le monde, Trajan adopta, lorsqu'en présence du peuple romain assemblé il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste, pour me combattre & me punir si je deviens tyran:* cette maxime est trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus, où le devoir est de souffrir, & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'est sur-tout contre l'Espagne que sont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de son aveuglement, de ses incertitudes, de ses lenteurs, quelquefois même de son infidélité: accusations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager sans nécessité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette couronne se croyoit assez puissante pour diviser le domaine britannique sans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas si l'esprit qui régnoit dans le cabinet de Versailles autorisoit cette conjecture. Il est aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des secours secrets aux

Américains, épioit le moment propice pour se déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonstance la plus favorable pour proposer au roi catholique de faire cause commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des États-Unis contraire à ses intérêts, soit que la résolution lui parût précipitée, soit enfin que d'autres objets politiques exigeassent toute son attention, il se refusa à cette ouverture. Son caractère dispensoit de toute sollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa si peu de cette grande affaire, que ce fut sans l'en prévenir que la cour de Versailles fit signifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des Provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues : la riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports; les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette puissance étoit libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mouvemens, lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France, dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises,

promiſes, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverſaire à combattre.

Charles III ſoutint avec dignité le beau rôle dont il étoit chargé : il prononça qu'on mettroit bas les armes ; que chacune des parties belligérantes ſeroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention ; qu'on formeroit un congrès où ſeroient diſcutées les prétentions diverſes, & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau, qu'après s'être averti un an d'avance.

L. L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette dernière puiſſance.

Ce monarque ne ſe diſſimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de ſe réconcilier avec ſes colonies, ou du moins de leur faire acheter par de grands avantages pour ſon commerce le ſacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne ſe diſſimuloit pas qu'il bleſſoit la dignité du roi ſon neveu qui s'étoit engagé à maintenir les États-Unis dans l'intégrité de leur territoire ; mais il vouloit être juſte, & ſans l'oubli de toutes les conſidérations perſonnelles, on ne l'eſt point.

Ce plan de conciliation déplut à Verſailles, & l'on n'y fut un peu raſſuré que par l'eſpoir qu'il ſeroit rejeté à Londres : c'eſt ce qui arriva. L'Angleterre ne put ſe déterminer à reconnoître

les Américains indépendans de fait, quoiqu'ils ne fussent pas appelés aux conférences qui alloient s'ouvrir, quoique la France ne pût pas négocier pour eux, quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de son cœur, n'en desiroit pas la prospérité, quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille, c'est lorsque la fierté éleve les ames au-dessus de la terreur, qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur : c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger les choses par l'événement, traitent les grandes & périlleuses révolutions d'héroïsme ou de folie, selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglais ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore : quant à celui qu'elle mérite, je le sais. Je sais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation

qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le ministère britannique ne se fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles, & par conséquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors soixante-trois vaisseaux de ligne & six en construction ; la France en avoit quatre-vingt & huit sur les chantiers ; les États-Unis n'avoient que douze frégates, mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies l'Angleterre n'opposoit que quatre-vingt-quinze vaisseaux de ligne & vingt-trois en construction. Les seize qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service, & on les avoit convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instrumens de guerre, cette puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer : ses dissentions domestiques énervoient encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix ; c'est par ces mouvemens intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation : mais dans la guerre il faut que toute fermentation cesse, que les haines soient

étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les îles britanniques : les troubles n'y furent jamais plus violens ; les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement : le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossières, que d'altercations aussi nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens appeloient à grands cris un nouveau Pitt, un ministre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis* : mais cet homme extraordinaire ne se montroït pas. Aussi pensa-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit, malgré la fierté de son caractère, malgré l'expérience de ses amiraux, malgré l'audace de ses hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu : qui sait pour quel parti les élémens se déclareront ? Un coup de vent arrache ou donne la victoire ; un coup de canon déconcerte une armée entière par

la mort du général ; des signaux, ou ne sont pas entendus, ou ne sont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté sont croisés par l'ignorance, par la jalousie, par une trahison, par la certitude de l'impunité. Une brume qui survient & qui couvre les deux ennemis, ou les sépare, ou les confond. Le calme & la tempête sont également favorables ou nuisibles; les forces sont coupées en deux par l'inégale célérité des vaisseaux ; le moment est manqué, ou par la pusillanimité qui diffère, ou par la témérité qui se hâte. Des plans auront été formés avec sagesse, mais ils resteront sans effet par le défaut de concert dans le mouvement de l'exécution : un ordre inconsidéré de la cour décide du malheur d'une journée; la disgrace ou le décès d'un ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-temps subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé que le Français, emporté, dédaigneux & léger; l'Espagnol, lent, hautain, jaloux & froid; l'Américain qui tient secrètement ses regards tournés vers sa mère-patrie & qui se réjouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance ? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre

& à se brouiller? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne, tandis qu'une ou deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère? . . . .

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel sera l'événement? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissans; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors; l'Angleterre un grand crédit national: d'un côté la multitude des hommes & le nombre des troupes; de l'autre la supériorité dans l'art de conduire des vaisseaux & d'assujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuosité & la valeur; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue; dans l'autre la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici, les ressentimens des pertes & des longs outrages à venger; là, le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage

que donne la réunion de deux vastes puissances, mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, soit dans les desseins, soit dans l'emploi des forces; l'Angleterre est abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que sa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les desseins, d'une combinaison plus sûre & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'est à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de ministres ; qui de l'autre est une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ses plus grands intérêts, d'un commerce qui fait sa richesse, d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin si l'on considère l'esprit de la nation française, opposé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du Français est peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il espère tout lorsqu'il commence, qu'il désespère de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle;

que par son caractère il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux; que l'Anglais, au contraire, moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle, sait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la disgrace : semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît sous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ses blessures mêmes.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligues se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elle se sont formées. Athènes victorieuse de la Perse; Rome sauvée d'Annibal; dans les temps modernes, Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai; & de nos jours même, la Prusse qui par le génie d'un homme a su tenir tête à l'Europe, ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

LI. Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, si elle est victorieuse.

Mais supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter : quelle doit être sa conduite ?

La France est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué, dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans

pouvoir lui être comparée, l'Espagne est aussi un état d'un grand poids, & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité, l'alarme seroit générale, & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'Angleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette île superbe ont inspiré par-tout, doit être la cause de cette inaction; mais la haine se tait lorsque l'intérêt se montre: il est possible que l'Europe juge contraire à sa sureté l'affoiblissement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémisphère, & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi, les cours de Versailles & de Madrid se verroient déchues de l'espoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée sur le globe: ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou

ſimplement jalouſe, le temps de faire de nouvelles combinaiſons : qu'elles s'arrêtent ſur-tout à propos, & qu'un deſir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas ſur leurs véritables intérêts.

Les États-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique ſeptentrionale : pluſieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit auſſi le vœu de la France. On peut ſoupçonner l'Eſpagne d'avoir également adopté cette idèe.

La conduite des provinces qui ont ſecoué le joug de la Grande-Bretagne eſt ſimple, & telle qu'il falloit l'attendre ; mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même ſyſtême ?

Le nouvel hémiſphère doit ſe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eſt préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions ; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage ; par le luxe de nos cours & la misère de nos campagnes ; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui poſsèdent tout, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie.

Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population, des cultures, de l'industrie & des lumières : tout achemine à cette scission, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France dont les possessions dans le nouvel hémisphère sont une source inépuisable de richesses, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement? Or, c'est ce qui arriveroit, si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes lois, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée, qu'il deviendroit l'asyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, séditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractère : il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, se tourneroit vers les conquêtes; & une passion qui a tant d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis,

le champ & le moment de ſes victoires ; ſa foudre tomberoit toujours ſur des mers ſans défenſe, ou ſur des côtes priſes au dépourvu. Dans peu, les provinces du midi deviendroient la proie de celles du nord, & ſuppléeroient par la richeſſe de leurs productions à la médiocrité des leurs ; peut-être même les poſſeſſions de nos monarchies abſolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou ſe détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Verſailles, s'il leur eſt libre de choiſir, c'eſt de laiſſer ſubſiſter dans le nord de l'Amérique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiècles s'écouleront avant que l'Angleterre & les républiques formées à ſes dépens ſe rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin, & les établiſſemens des autres nations dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une tranquillité qui juſqu'à nos jours a été ſi ſouvent troublée.

C'eſt même vraiſemblablement, c'eſt l'ordre des choſes qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées ; leurs limites reſpectives ne ſont pas réglées : il règne une grande jalouſie entre les con-

trées du nord & celles du midi; les principes politiques varient d'une rivière à l'autre: on remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques; mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis: les dangers une fois disparus, comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés, tant de cœurs aigris? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent, & ils trouveront que l'unique moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontières un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissensions.

Il faut la paix & la sureté aux monarchies; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage; & celui qui détruisit la liberté romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni César; ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre cents ans, peut-être, eût perdu son gouvernement & ses lois, si elle n'avoit

à sa porte & presque sous ses murs des voisins puissans qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

LII. Quelle idée il faut se former des treize provinces confédérées.

Mais dans cette combinaison à quel degré de félicité, de splendeur & de force pourront avec le temps s'élever les provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, sans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle, sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre humain tout entier; elle devient la nôtre: nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères, & nous croyons quelques momens respirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs, ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes; elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société & les lois se vengent des crimes

des particuliers, l'homme de bien eſpère que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de juſtice au brigand, & de conſcience à l'aſſaſſin. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté : tel a été celui que nous ont inſpiré les Américains. Nos imaginations ſe ſont enflammées pour eux ; nous nous ſommes aſſociés à leurs victoires & à leurs défaites : l'eſprit de juſtice qui ſe plaît à compenſer les malheurs paſſés par un bonheur à venir ſe plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus floriſſantes contrées du globe. On va juſqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ſes maîtres dans ſes enfans : oſons réſiſter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthouſiaſme public ; ne nous laiſſons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le ſentiment qui aime à ſe créer des illuſions & réaliſe tout ce qu'il eſpère. Notre devoir eſt de combattre tout préjugé, même celui qui ſeroit le plus conforme au vœu de notre cœur : il s'agit avant tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette conſcience pure & droite qui préſide à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ſerons pas crus ; mais une conjecture har-

die qui se vérifie au but de plusieurs siècles fait plus d'honneur à l'historien, qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté; & je n'écris pas seulement pour mes contemporains qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil; eux & moi, nous ne serons plus : mais je livre mes idées à la postérité & au temps; c'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'est que de soixante-sept lieues marines; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cent quarante-cinq depuis la rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres sont presque généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitans, c'est la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au-dessus de 6,000,000 livres.

Le bled soutient principalement les provinces de New-York, de Jersey & de Pensylvanie; mais le sol s'y est si rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux

de

de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois; il n'est pas possible d'en former beaucoup des nouvelles, & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité si inférieure, qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline méridionale & de la Géorgie est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies excessives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève, ce ne sont plus que des sables rebelles ou d'affreux rochers, coupés

de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement anglais ne pouvant se dissimuler que l'Amérique septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puissant ressort des gratifications, pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poisson, de leur riz, de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut tou-

jours si défavorable, que lorsque les troubles commencèrent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole, & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces désavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cent quatre-vingt un mille six cent soixante-dix-huit personnes, en y comprenant quatre cent mille noirs. L'oppression & l'intolérance y poussoient tous les jours de nouveaux habitans : la guerre a fermé ce refuge aux malheureux ; mais la paix le leur rouvrira, & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise, parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées, & qu'on n'aura guère à leur offrir que des sables stériles, des marais mal-sains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus plus favorable aux manufacturiers & aux artistes, sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climats.

On ne détermineroit pas sans témerité quelle pourra être un jour la population des États-Unis :

ce calcul, assez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement, & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la réproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces, ce sera beaucoup : alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose ; mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère. A peu de chose près, le pays pourra se suffire à lui-même, pourvu que ses habitans sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & sur-tout que celui de la mère-patrie vous instruise : craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des lois ; craignez une trop inégale répartition des richesses, qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère, d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres : garantissez-vous de l'esprit de conquête ; la tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend : ayez des armes pour vous défendre, n'en ayez pas pour attaquer ; cherchez l'aisance & la santé dans le travail, la prospérité

dans la culture des terres & les ateliers de l'induftrie, la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu; faites profpérer les fciences & les arts qui diftinguent l'homme policé de l'homme fauvage; fur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'eft des écoles publiques, n'en doutez pas, que fortent les magiftrats éclairés, les militaires inftruits & courageux, les bons pères, les bons maris, les bons frères, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeuneffe fe dépraver, la nation eft fur fon déclin. Que la liberté ait une bafe inébranlable dans la fageffe de vos conftitutions, & qu'elle foit l'indeftructible ciment qui lie vos provinces entre elles; n'établiffez aucune préférence légale entre les cultes : la fuperftition eft innocente par-tout où elle n'eft ni protégée, ni perfécutée, & que votre durée foit, s'il fe peut, égale à celle du monde.

Puiffe ce vœu s'accomplir, & confoler la génération expirante par l'efpoir d'une meilleure! Mais laiffant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil fur le réfultat de trois fiècles mémorables. Après avoir vu, dans le début de cet ouvrage, en quel état de misère & de ténèbres étoit l'Europe à la naiffance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & pouffé le

monde conquérant : c'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le desir d'être utile. Si le but est rempli, l'auteur aura payé sa dette à son siècle, à la société.

Fin du dix-huitième Livre.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

D

E

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

